



Tobias Hill

« Le Cryptographe », ou quand l'argent mène le monde : le magnifique et inquiétant roman d'un jeune Britannique à découvrir. Littératures. Page 3.

Littérature algérienne

Une biographie de Kateb Yacine dessine le portrait sensible de l'auteur de « Nedjma ». Et aussi : Maïssa Bey, Leïla Aslaoui, Waciny Laredj, Leïla Sebbar... Page 5.

Le Monde

Des Livres

Vendredi 3 novembre 2006

JACQUES BRENNER LA COMÉDIE DES PRIX

Sorte de reportage « en direct » sur la « cuisine » des prix littéraires de 1980 à 1993, le « Journal » de cet écrivain et

critique, juré du Renaudot durant quinze ans, est un événement.

Dossier. Pages 10 et 11.



Francis Lacassin

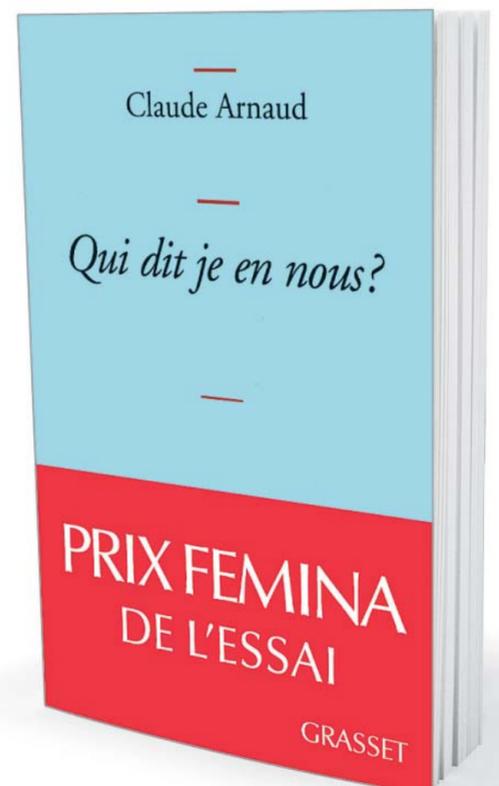
Rencontre avec un éditeur qui a appris à lire avec « Tarzan » avant de devenir l'inlassable explorateur des frontières de la littérature : SF, mystère, aventure... Page 12.

Homosexualité

« Une histoire de l'homosexualité » dirigée par Robert Aldrich ; « La loi du genre, une histoire culturelle du troisième sexe », de Laure Murat. Page 7.

Bande dessinée

« Un homme est mort », une tragédie de l'après-guerre de Kris et Etienne Davodeau. Et deux « biographies » de la Castafiore. Page 9.



Grasset

Contributions

Geneviève Brisac
Editrice à l'Ecole des loisirs, écrivain, Prix Femina 1996. Dernier roman paru : *Les Sœurs Délicata* (L'Olivier, 2003).

Sofiane Hadjadj
Ecrivain et éditeur – il a créé avec Selma Hellal les éditions Barzakh en 2000 à Alger –, il se consacre aux nouveaux auteurs de la littérature algérienne. Dernier livre paru : *Ce n'est pas moi*, éd. Barzakh, Alger, 2003.

Précisions

C'est Philippe Rouard qui a traduit de l'anglais *Cours vite camarade. La génération 68 et le pouvoir*, de Paul Berman (Denoël, « Le Monde des livres » du 6 octobre).

Proposer un texte pour la page « Forum » par courriel :
mondedeslivres@lemonde.fr
par la poste :
Le Monde des livres, 80, boulevard Auguste-Blanqui, 75707 Paris Cedex 13

Poésie et philosophie ne constituent pas deux espaces étanches mais peuvent se nourrir l'une l'autre

« Penser en poète »

Jean-Claude Pinson

La poésie a-t-elle encore un avenir, ou n'est-elle plus pour nous qu'une « chose du passé », tout juste bonne à être un objet d'étude universitaire ? Certes, elle semble aujourd'hui proliférer, comme il se doit à une époque où la multitude s'approprie de plus en plus toutes sortes de pratiques artistiques, bien au-delà du simple hobby. Mais sa valeur symbolique s'est à ce point érodée qu'on a pu évoquer, non sans raison, sa « péremption » (William Marx dans un très suggestif essai paru l'an passé aux éditions de Minuit, *L'Adieu à la littérature*).

Sous une forme pourtant, la poésie paraît pouvoir encore (un peu) prospérer. Ne joue-t-elle pas en effet, fût-ce maigrement, sa partition dans le concert des arts de la scène et du spectacle ? La « poésie-performance », la poésie mise en voix, accompagnée de musique, de vidéo ou de danse, a incontestablement aujourd'hui le vent en poupe. Du coup, certains n'hésitent pas à parler d'un « âge d'or », en même temps qu'ils se demandent si la poésie appartient toujours à la littérature. Tel est le cas de Jean-Michel Espitalier, dans un essai récent, alerte et stimulant (*Caisse à outils. Un panorama de la poésie aujourd'hui*, Pocket). Prenant acte de la diversité de ses modalités (« poésie sonore, concrète, graphique, numérique, hors texte, vidéo, poésie, performance, etc. »), soulignant l'importance de la « transversalité » des pratiques

artistiques, il croit ainsi pouvoir avancer que la poésie « paraît être sortie de l'espace strictement littéraire ».

Parce que l'exposition, la mise en scène et en spectacle, lui est en quelque sorte consubstantielle, ce versant « non littéraire » de la production poétique est évidemment aujourd'hui le plus visible. L'ennui, c'est que cette poésie affairée dans le « culturel » (pour reprendre le mot de Michel Deguy) tend à masquer un versant beaucoup moins « spectaculaire », où le poète est d'abord écrivain plutôt qu'« artiste performer » ; où l'écriture poétique continue d'appartenir à un espace littéraire qui inclut en son sein, non seulement le roman ou l'essai, mais l'écriture philosophique elle-même.

Car, jumelée avec la philosophie, la poésie continue de s'alimenter de son rapport à celle-ci. La dynamique de ses révolutions modernes n'est pas étrangère à de nouvelles configurations de ce jumelage, à leur apport tant prosodique que « pensant » (qu'on songe à Hölderlin ou à Leopardi, notamment). En France, des œuvres aussi importantes que celles d'Yves Bonnefoy, de Philippe Jaccottet, de Michel Deguy ou de Dominique Fourcade poursuivent cette tradition, témoignant aujourd'hui, chacune à leur façon, des fruits qui peuvent résulter de cette connivence d'une poésie et d'une philosophie qui refusent de se perdre de vue.

Que la « poésie pensante » soit toujours actuelle, qu'elle soit un « phénomène futur » et un démenti à la « mort de la poésie », c'est ce dont atteste encore, dans la jeune génération,

l'œuvre d'un poète comme Philippe Beck. Défenseur du vers, il l'est également de formes délaissées (le poème didactique), où le poète qu'il est se révèle aussi – à rebours d'une « antiphilosophie du milieu » (poétique) qu'il récuse – philosophe. Philosophe singulier sans doute, mais n'y a-t-il pas diverses manières de pratiquer la philosophie ? Définir celle-ci « comme art d'être poète », comme le fait Beck, implique sans doute beaucoup quant à la philosophie elle-même et à sa définition. Mais c'est d'abord de grande (et féconde) conséquence pour la poésie, pour sa réinvention dans l'ordre, logique autant

Si donc la poésie est toujours un phénomène futur, ce n'est pas parce qu'elle serait capable de se glisser parmi les arts du spectacle, c'est parce qu'elle est aussi bien philosophie que musique

que musical, de la pensée. Un livre d'entretiens avec Gérard Tessier que l'auteur vient de publier (*Beck, l'impersonnage*, Argol, 250 p., 25 €.) en apporte, moyennant une prose aussi étonnante que vivifiante, la belle démonstration. Philippe Beck ne s'y contente pas seulement d'une réflexion sur sa pratique de l'écriture poétique, son rapport à la langue et aux langues. Comme dans ses ouvrages de poésie, sa

méditation de poète-philosophe n'exclut rien, soumettant à la pensée rythmée toutes sortes d'objets, qu'il s'agisse de l'enfance, de la famille, du soi, de la musique, ou encore de l'époque et de sa prose, de la perception, de l'analogie, de l'habitation, de la démocratie, etc. Sur tous ces sujets, Philippe Beck développe des vues dont frappent la densité et la pénétration, la nouveauté, le pouvoir de faire s'en aller loin les fusées de la pensée. Et si ces entretiens arrachent si vivement, si superbement, le sens commun (y compris celui de la philosophie) à sa torpeur, c'est parce que la méditation s'y chantourne selon une rare prosodie, où toujours s'entend le « chant physique du sens ».

La « non-disparition de la poésie », rappelle Philippe Beck, tient au « besoin d'entendre un discours musical », dont « l'humain ne peut se passer », parce que seul son discours (celui de la poésie) « marie le sentiment et la mathématique du sens ». Si donc la poésie est toujours un phénomène futur, ce n'est pas (ou pas seulement), parce qu'elle serait capable de se glisser parmi les arts du spectacle, c'est parce qu'elle est aussi bien philosophie que musique – art du sens et pas seulement art tout court. L'avenir de la poésie n'est ainsi pas dissociable de ce possible majeur qui la voit – c'est là son actualité intemporelle – être une forme de philosophie ; être, toujours, « poésie pensante ».

Poète et philosophe, maître de Conférences en philosophie à l'université de Nantes. Dernier livre paru : *L'Art après le grand art*, éd. Cécile Default, 2005.

Une défense de Charles Mauron

Dans leur article « Qui a peur de Tristram Shandy ? » (« Le Monde des livres » du 6 octobre), Sylvie Martigny et Jean-Hubert Gaillot (directeurs des éditions Tristram et éditeurs de la traduction récente, par Guy Jouvét, du roman de Sterne) ont porté sur la traduction de Charles Mauron – mon père – des appréciations négatives dont le caractère particulièrement abrupt et méprisant m'a surpris, dans la mesure surtout où il tranche avec la conception courtoise et mesurée que Charles Mauron eut toujours du débat critique, même en des temps (ceux de « la nouvelle critique ») où les échanges étaient vifs. Quant au fond, la qualité et l'honnêteté intellectuelle de son travail ayant été mises en cause, on me permettra de rappeler, en réponse, quelques évidences. La traduction Mauron de *Tristram Shandy* a paru chez Laffont en 1946, et elle a été reprise ensuite au Club français du livre, dans la collection « 10/18 », chez Garnier-Flammarion, sans qu'aucune autre n'en soit proposée durant plus de cinquante ans. Pourquoi, si cette version était aussi catastrophique que les éditeurs de M. Jouvét le prétendent, aucun angliciste, traducteur de métier et/ou universitaire, n'a-t-il entrepris de lui faire concurrence, pendant un demi-siècle ? N'importe qui avait le droit d'essayer de traduire « mieux » *Tristram Shandy*, sans aucun problème de

droits évidemment, et, ajouterai-je, sans aucune autre appréhension que celle de la comparaison qualitative : mon père n'avait pas de fonctions dans le monde de l'édition ni des institutions littéraires, et ne fut professeur d'université (en littérature française) que trois ans, de 1963 à son décès, en 1966. Dans ces conditions, il n'est pas abusif de supposer que cette longévité éditoriale, qui a fait du *Tristram* de Charles Mauron une sorte de « classique », est due à des qualités intrinsèques (citerai-je, par exemple, *Le Monde* du 7 mars 1975, où Roger-Pol Droit parlait d'une « admirable vivacité ») – sans doute les mêmes qualités qui valurent à mon père, dès 1930, la confiance de Virginia Woolf et d'E. M. Forster pour la traduction française de leurs œuvres. En ce sens, si l'on a toujours le droit de contester le choix du jury de l'agrégation de lettres modernes, on ne saurait nier que celui-ci, du point de vue du jugement littéraire, est en bonne compagnie... ■

CLAUDE MAURON

Une parole de femme s'est tue

Xavière Gauthier

Quand, en 1974, en pleine effervescence des mouvements de femmes, la romancière et philosophe Annie Leclerc publia *Parole de femme* (Grasset), elle fut violemment attaquée par de nombreux médias, les journaux féministes et *Les Temps modernes* en tête. N'avait-elle pas osé chanter les plaisirs du corps féminin ? L'époque était à la détestation de ce corps infirme, souillé, humilié de sang périodique, alourdi et esclavagé par la maternité, blessé parfois à mort par l'avortement. Simone de Beauvoir, dans *Le Deuxième Sexe*, se battait contre « une dépendance qui la voue à l'homme, à l'enfant, au tombeau », avait voulu libérer la femme de tous les vieux et aliénants oripeaux féminins. Devenir un homme, propre, puissant, tel était le programme (même si, au moment où elle rédigeait ce livre, en 1947, elle écrivait à son amant américain : « Je vous embrasse comme une

épouse aimante doit le faire »). La libération des femmes, c'était la victoire contre les hommes.

Et voilà qu'une voix montait qui voulait se faire entendre autrement, une voix bien à elle, qui n'attaquait pas les hommes, mais cherchait à se dégager graduellement et avec un bel enthousiasme, de leur logique et de leur discours. Elle ne se faisait la porte-parole d'aucune cause, elle parcourait son propre chemin et l'analysait. Ainsi la puberté lui était-elle tout d'abord apparue comme une malédiction et une effroyable douleur (comme Simone de Beauvoir avait pensé que ce devait être le cas pour toutes les filles). « *Le sang menstruel est sans aucun doute la part de leur sexe que les femmes considèrent comme la plus indigne* », écrivait Annie Leclerc. Il lui fallut dix ans pour accepter cette horloge périodique, pour y puiser une acceptation d'elle-même et du monde. Certes, Annie Leclerc ne fut pas seule à cheminer vers une recherche non aliénée du féminin. Tous les livres de Chantal Chawaf, par exemple, à peu près à la même époque,

disaient un lien à la mère et un amour de la *Chair chaude* (Mercure de France) qui pouvait réconcilier les femmes avec elles-mêmes. La revue *Sorcières*, qui portait comme sous-titre explicite : « *Les femmes vivent* », créée au début de l'année 1975, ouvrit ses pages à ces deux écrivaines (entre autres). Annie Leclerc prenait plaisir à y « confondre » acte nourricier et acte d'amour. Elle n'était pas seule et je me souviens le plaisir que nous avions, lorsque nous faisons nos réunions de sorcières, à traverser sur la pointe des pieds la chambre de sa petite fille endormie...

Dès 1974 aussi, j'avais publié aux éditions Des Femmes un recueil de poèmes dont le titre, *Rose saignée*, ne manquait pas d'évoquer la trame rouge du corps des femmes, même si le thème était loin d'être limité aux règles. Mais, de même que pour *Parole de femme*, c'est ce qui troubla ou choqua le plus, tant il s'agit d'un fort tabou. Une de nos contemporaines, pourtant intelligente féministe très active, Clémentine Autain, écrit avec dégoût dans *Alter égales* (Robert Laffont) : « *Je vous recommande*

la lecture de *Parole de femme d'Annie Leclerc, best-seller des années 70, et notamment le passage de l'apologie des règles (un régal !)*. »

Aurions-nous si peu progressé qu'aimer son corps, quand on est une femme, serait encore une inconvenance ou une aliénation ? Je crois tout de même que nous avons fait du chemin, si j'en juge par exemple par l'incroyable succès des *Monologues du vagin*, d'Eve Ensler. Et je me dis qu'Annie Leclerc, tout occupée qu'elle était ces dernières années à nager, à faire des ateliers d'écriture en prison, puis à lutter contre la maladie, a dû être heureuse de lire deux « naissances » : l'un, *Naissances* (L'Iconoclaste) où huit écrivaines racontent leur accouchement ; l'autre *Naissances* (Gallimard), où Pierre Péju raconte la bouleversante émotion de l'homme qui assiste. Oui, j'espère qu'elle a eu le plaisir de les lire, car c'est elle qui a ouvert la voie. ■

Xavière Gauthier est écrivaine et universitaire.

AU FIL DES REVUES

« Clio » se penche sur le « genre du sport »

SANS DOUTE fallait-il s'attendre à ce que, pour les historiens du sport comme pour celles et ceux qui travaillent le genre et l'histoire des femmes, le dialogue soit des plus profitables. On aura dû attendre la vingt-troisième livraison de la remarquable revue *Clio. Histoire, Femmes et Sociétés* pour mesurer à quel point deux champs historiques apparus au début des années 1970 peuvent se nourrir l'un de l'autre...

Créée en 1995, *Clio* est une publication des Presses universitaires du Mirail, dirigée par Françoise Thébaud et Michelle

Zancarini-Fournel. Forte d'un comité scientifique qui réunit Michelle Perrot, Joan Scott, Arlette Farge, Geneviève Fraisse et aussi, versant masculin, Alain Corbin, la revue est animée par un comité de rédaction parallèlement électorique (Christiane Klapisch-Zuber ou Agnès Fine y côtoient Luc Capdevila et Capucine Boidin).

Pourquoi a-t-il alors fallu plus d'une décennie pour que l'équipe traite du « genre du sport » ? Peut-être d'abord parce que le sport moderne s'est construit comme une institu-

tion masculine, qu'on a discuté très tôt de la sociabilité et des solidarités mâles qui s'y jouent comme de l'exclusion des femmes. Si l'on dépasse ce déterminisme, on notera que pour imposer la légitimité d'un champ encore en friche, c'est du côté de l'histoire sociale et de l'histoire des idées, peu réceptives aux enjeux du genre, que les pionniers de l'histoire du sport se sont tournés, sans reprendre le genre comme catégorie d'analyse tel que les chercheurs nord-américains l'utilisent dès la fin des années 1970.

C'est dire l'importance de cette livraison qui ne vise pas à conclure, pas même à synthétiser, mais à affranchir le regard d'une visée sociologique trop univoque, dépasser la réduction du lien à une « histoire du sport féminin » et intégrer une démarche comparatiste qui vaudrait pour les sujets retenus comme pour les méthodes employées. Des solides contributions de Joachim Rühl sur le rôle des femmes et des hommes dans les tournois médiévaux ou de Giogliola Gori sur l'esthétique sportive de l'Italie mussoli-

nienne aux lumineux « regards complémentaires » qui ouvrent encore l'angle jusqu'à l'état des lieux pertinent de Thierry Terret sur « le genre dans l'histoire du sport » et celui de Jim McKay et Suzanne Laberge sur « sport et masculinités », on ne saurait trop recommander ces études qui promettent d'autres révolutions dans nos représentations. ■

PH.-J. C.

« Le Genre du sport », *Clio. Histoire, Femmes et Sociétés*, 384 p., 25 €.

Persée éditions
ECRIVAINS
Les Editions Persée recherchent de nouveaux auteurs
Envoyez vos écrits :
Editions Persée
38 rue de Bassano
75008 Paris
Tél. 01 47 23 52 88
www.editions-persée.fr

Quand l'argent mène le monde

« Le cryptographe », un très beau roman du jeune écrivain britannique Tobias Hill. A Londres, en 2021, une fantasmagorie sur le thème de la quête de la fortune et des secrets de l'espèce humaine qui la sous-tendent

Il est partout, grand souverain du monde, et pourtant curieusement discret dans la littérature. Comme si l'argent – ses pompes et ses œuvres – était trop dangereux, trop vulgaire, trop compliqué (fuyant, polysémique) pour entrer frontalement dans le corps des romans. Depuis Zola (*L'Argent*), Balzac (*Eugénie Grandet*) ou même Dickens

LE CRYPTOGRAPHE
(The Cryptographer)
De Tobias Hill.

Traduit de l'anglais par Jean Vaché, Rivages, 298 p., 20 €.

ou même Dickens (*Oliver Twist*), l'argent n'a pourtant cessé de circuler dans la fiction, mais sous des formes plus latérales, moins visibles. Aussi n'est-ce pas sans un certain vertige, un frisson, presque une appréhension, que l'on entre dans le splendide roman du jeune (il est né en 1970) écrivain britannique Tobias Hill. Quoi ? Un récit dont l'argent serait, en quelque sorte, le personnage central, le grand ordonnateur ? Eh oui. Non seulement l'argent, mais ce qui lui sert de cortège et pas forcément dans le registre le plus « noble » ou le plus attrayant : la fraude, le mensonge, le fisc. L'argent peut tout – inodore et d'une infinie plasticité : partant de ces données prosaïques, Tobias Hill a construit un texte captivant, poétique et plein de mystère, sur le pouvoir et l'amour, le secret, la confiance et la solitude.

Matériellement, l'argent n'apparaît presque pas dans *Le Cryptographe*. Pas d'espèces sonnantes et trébuchantes : nous sommes à Londres, en 2021, sous le règne du « *Soft Gold* », c'est-à-dire du numéraire électronique. Des cartes, des empreintes digitales et un « code » à l'épreuve des pirates ont chassé la plupart des autres monnaies. Au lieu d'être entreposé dans des portefeuilles ou des coffres-forts, l'argent s'est converti en un élément purement abstrait. Il s'est, d'une certaine façon, incorporé au monde lui-même et aux

individus – n'est-ce pas en utilisant son empreinte digitale, autrement dit une partie de son anatomie, que chacun peut accéder à ses ressources ? C'est sur cette intériorisation qu'est bâti le livre de Tobias Hill. La fortune, petite ou grande, n'est pas seulement un moyen ou un outil, mais une partie de l'intimité, un rêve, un désir, un manque. Le puits profond où prennent forme les secrets de l'espèce humaine.

Pénombre d'un secret

Car l'argent, si simple, si banal en apparence, est étroitement associé à ce qui est caché, invisible, mystérieux. C'est d'ailleurs pour tenter de percer un secret qu'Anna Moore, agent du fisc de Sa Majesté, est envoyée en mission chez John Law, l'inventeur du code qui sert de socle et de garantie au « *Soft Mark* » (unité de base de la nouvelle monnaie). John Law, le « *Cryptographe* », l'homme le plus riche du monde, le plus énigmatique aussi. Celui qui peut tout (par exemple obtenir un climat d'été au-dessus de son jardin quand il neige sur Londres) et que l'on suspecte de tout, y compris d'introduire du code dans les plantes et même dans le corps des gens. Derrière les

soupons de fraude fiscale, motif officiel des visites d'Anna Moore, il y a cette ombre prodigieuse, dont John Law serait le point aveugle. L'inconnue du problème, l'endroit où les théories dévissent, où les chiffres se révèlent vains : qui est-il vraiment, que traîne-t-il, jusqu'où va son pouvoir ?

Bien plus qu'un roman de science-fiction (le monde du *Cryptographe* est le nôtre, à une anticipation près) ou qu'un livre policier, le texte de Tobias Hill joue sur les mécanismes du conte. Non seulement l'histoire se déploie dans la pénombre d'un secret, mais elle met en scène le ressort classique de la violation d'une zone interdite : bravant des dangers, le héros (ici Anna Moore) s'avance, plus ou moins innocemment, vers un lieu ordinairement inaccessible. Dans une langue merveilleusement savoureuse et vaguement inquiétante, Tobias Hill met en place avec habileté le décor de cette fantasmagorie. Autour de John Law, la lumière semble constamment tamisée, comme dans les châteaux ténébreux des contes de fées. Le parc dont il a ceint sa gigantesque propriété, dans la périphérie de Londres, est un chef-d'œuvre de densité végétale et d'enche-

Extrait

« Il y a dix ans que le Cryptographe a acheté la paroisse d'Erith à la ville de Londres. Anna a vu les comptes. Elle sait comment ça s'est passé. Des avocats mandatés pour offrir des compensations à chacun des douze mille résidents, des sommes astronomiques, impossibles à refuser par les propriétaires, et le conseil municipal recevant six fois le prix

du marché. A l'époque, la presse et les médias avaient été implacablement outragés, se souvient Anna, comme si Law avait acquis un bien qui aurait dû rester hors d'atteinte de l'argent. Comme s'il avait acheté Limehouse ou tout le quartier chic de Mayfair. Ce qu'en un sens il avait fait. Il avait acheté mille huit cent trente hectares. Erith, qui ne disait pas

grand-chose à ceux qui n'y vivaient pas auparavant, était devenu célèbre du jour au lendemain. (...) Et à la fin des travaux, une fois que l'argent eut fini son œuvre, il ne subsista plus aucun sujet de protestation. Il ne resta qu'une curiosité des plus avides. Un supplice de Tantale à l'idée de la verte végétation qu'on devinait derrière les hautes murailles. » (pp.98-99)



Tobias Hill, 2003. CLAUDIA JANKE/FOCUS/COSMOS

vements labyrinthiques. Le genre de lieu où « *les gens qui viennent (...) pour la première fois se perdent* », signale Anneli, la femme de John Law. Et quand Anna s'introduit pour la deuxième fois dans la maison, elle y erre comme dans un de ces palais interminables où les pièces succèdent aux pièces et les escaliers aux terrasses, où des portes presque invisibles coulisent en silence dans des cloisons de verre.

Rien de gratuit, dans cet imbraglio végétal et architectural : il est la réplique physique du réseau créé par le code mathématique – son écho de pierre et de feuilles, en quelque sorte. Et la matérialisation d'un paradoxe : ce qui relie tous les hommes entre eux (l'argent, le code, les circuits électroniques, etc.) est aussi ce qui les isole, comme le pouvoir a isolé John Law. Conte ultra-moderne en apparence, *Le Cryptographe* est hanté par les sentiments les plus archaïques : l'amour, bien sûr (celui que se portent Anna et John – elle, surtout. De sa part à lui, rien n'est sûr), mais aussi l'angoisse et la solitude. En contrepoint du réseau informati-

que mondial, ce monstrueux système d'interdépendance, se dessine la figure de l'île et sa magnifique autonomie. Une possibilité, une tentation : John Law est né sur une île, son argent lui donne la faculté d'en acheter, sa propriété londonienne est conçue comme telle, il finira sur une île.

Pourtant, John Law n'est pas une île – nul homme ne l'est. Et aucun code n'est inviolable, aussi vrai que l'argent n'explique pas tout, ne peut pas tout. « *Le code parfait n'existe pas* », voilà ce qu'enseigne un « hacker » à Anna. La catastrophe est donc à peu près certaine, attendue : John Law est « *un homme qui attend la chute* » – la défaite personnelle et le démantèlement de son empire. Construit sur ce tremblement particulier qui précède l'effondrement, le très beau roman de Tobias Hill ne présente cependant pas cette chute comme un échec. Plutôt comme la victoire fatale et finalement lumineuse du fameux facteur humain – celui qui fait naître l'amour, les mensonges et la littérature. ■

RAPHAËLLE RÉROLLE

Au Liban, scènes de genre et théâtre d'ombres

Rachid El-Daïf, 61 ans, professeur de langue et littérature arabes à l'université de Beyrouth, a déjà une œuvre importante, tant poétique que romanesque – six livres ont été traduits en français avant ce *Fais voir tes jambes, Leïla !*. Hyam Yared a trente ans de moins et n'a publié que deux recueils de poèmes avant ce premier roman, *L'Armoire des ombres*.

Le premier cultive la férocité et le comique, la seconde a un univers onirique et poétique. Mais tous deux, chacun à sa manière, décrivent, avec une lucidité parfois cruelle, le Liban d'aujourd'hui, où rien ne saurait masquer les difficultés, pour chaque individu, de trouver sa place dans une société où tout semble bloqué, voire piégé : le jeu politique, les rapports familiaux, les relations entre hommes et femmes – et singulièrement la place des femmes dans la cité –, les histoires d'amour.

En se réveillant, le narrateur de *Fais voir tes jambes, Leïla !* met un certain temps à se souvenir de ce qui lui est arrivé. Sa voiture – qu'il voulait vendre – a heurté un pylône. Résultat : une légère amnésie et une jambe dans le plâtre. Décidément, cette voiture japonaise, achetée à son ami Rafic, un as de la débrouille, ne lui a valu que des ennuis. Il avait bien raison de vouloir s'en débarrasser.

Mais, outre Rafic – ce type capable de tirer parti de tout, y compris des attentats contre le World Trade Center –, l'objet de son ressentiment est son père. Comment cet homme de 65 ans, veuf, peut-il oser annoncer à ses deux enfants qu'il va vendre l'appartement familial et épouser une femme de trente ans sa cadette ? Pour arrêter cela, le fils indigné est prêt à

tout et imagine des manœuvres, chacune plus loufoque que la précédente, pour calmer les ardeurs paternelles. Il y implique même sa petite amie, Leïla, et finit par coucher avec la future femme de son père. Tout cela est raconté avec une sorte de naïveté enjouée. Cependant, le livre refermé, après avoir bien ri, on se dit qu'il pose une seule question : « Comment sortir le Liban de l'impasse ? »

Cette question va nécessairement avec une autre : « Comment trouver sa place ? » Et ce que Rachid El-Daïf dit de manière burlesque, Hyam Yared le dit en théâtralissant l'étrangeté, aux frontières du rêve et de la réalité.

PARTI PRIS JOSYANE SAVIGNEAU

On est en 2005, après l'attentat contre l'ancien premier ministre Rafic Hariri. A Beyrouth, la rue est bruyante, les manifestations s'y succèdent. Mais ceux qui défilent en demandant qu'on les suive, qu'on « *adhère* », savent-ils vraiment ce qu'ils veulent ?

Une jeune comédienne se rend à un casting. La première chose qu'on lui impose est de laisser son ombre au vestiaire. Le metteur en scène exige un dépouillement absolu. Elle obtient le rôle, et lorsqu'elle revient au théâtre, il y a, certes, un public, mais ni pièce ni mise en scène. Pas même un décor. Seulement une armoire. Elle l'ouvre, et y découvre, pliées avec soin, des ombres...

La première qu'elle déploie est évidemment celle de sa mère – ombre portée qui a, jusqu'ici, fait constamment obstacle à sa liberté. Elle voulait un garçon, bien sûr. Et, à défaut, une fille conventionnelle, comme elle l'est elle-même, qui se marie, s'ennuie, prend un amant... La routine de la condition féminine.

Les autres ombres – dont Yolla, Greta, Léna, Mona – sont-elles seulement des figures aux identités floues, imaginées par cette actrice « *perdue entre la réalité et l'idée cinématographique* » qu'elle se fait du réel ? Yolla, qui « *amassait les amants* », semble être une combattante de la liberté individuelle. Léna, elle, s'est perdue dans la guerre, et ni le mariage ni l'alcool n'ont pu calmer son angoisse. Greta est une prostituée, Mona une réprouvée.

Devant un public de plus en plus nombreux, chaque soir, la jeune comédienne fait vivre ces ombres, et quelques autres, en vingt scènes. Vingt chapitres pour une obsédante énigme : est-on condamnée, lorsqu'on est une femme, à se « *nourrir d'ombres* », à jouer, à jamais, une pièce improbable ? ■

FAIS VOIR TES JAMBES, LEÏLA !

(*Insi al-sayyara*)

de Rachid El-Daïf.
Traduit de l'arabe (Liban)
par Yves Gonzalez-Quijano,
Actes Sud, 176 p., 18 €.

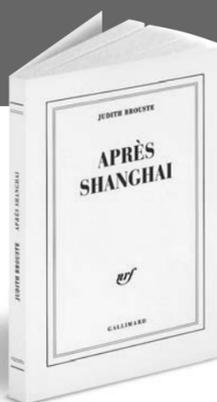
L'ARMOIRE DES OMBRES

de Hyam Yared.
Ed. Sabine Wespieser, 210 p., 19 €.



Judith Brouste

Après
Shanghai



« Lumières de Shanghai, aventure espagnole, désastre d'un amour, féeries d'un monde mort. Décombres splendides sur lesquels il avait bâti une famille. Doucement, j'allais piller, piétiner les images de ses merveilles. »

Gallimard

ZOOM

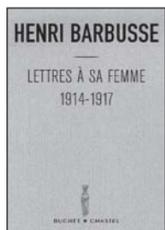


« ÔTE-MOI D'UN DOUTE... »

L'énigme Corneille-Molière,

de Jean-Paul Goujon et Jean-Jacques Lefrère. Quel doute, quelle énigme ? Toujours le même soupçon, bien connu des spécialistes du XVII^e siècle, lesquels, en général, l'écartent : Corneille aurait écrit tout ou partie des grandes comédies de Molière. Soupçon alimenté par deux faits : Corneille et Molière ont effectivement collaboré sur une pièce, *Psyché* ; la disparité esthétique et qualitative est extrême entre les pièces farcesques de Molière, telle *Le Cocu imaginaire*, et une comédie savante

comme *Les Précieuses ridicules*, dont la première eut lieu quelques mois plus tôt. Pierre Louÿs soutient que « toutes les grandes comédies de Molière sont écrites en deux langages par deux hommes que rien ne rapproche », sa thèse est donc celle d'une collaboration entre les deux hommes de théâtre. Comme il n'existe aucun manuscrit qui permette d'étayer cette thèse, elle fait l'objet d'un conflit, qui ressurgit périodiquement : c'est une des particularités françaises. Le mérite de l'ouvrage de Jean-Paul Goujon et Jean-Jacques Lefrère (deux biographes qui n'ont pas d'attaches spécialisées avec le XVII^e) est de présenter toutes les pièces du dossier, notamment celui, en partie inédit, de Pierre Louÿs, et de ne conclure que par l'expression d'un doute raisonnable. Le public que ce livre vise, celui des curieux de la chose littéraire, suivra-t-il ? La tentation est grande de lever les épaules comme dans le cas de Shakespeare, cette particularité anglaise. *M. Ct.* Fayard, 512 p., 26 €.



LETTRES À SA FEMME 1914-1917, d'Henri Barbusse

Henri Barbusse (1873-1935) est l'un des plus importants témoins littéraires de la Grande Guerre. *Le Feu*, qui est une pièce maîtresse de cette littérature de guerre, paraît en 1916, d'abord en feuilleton puis en volume et obtient le prix Goncourt. Barbusse est au front : âgé de 41 ans, il s'est engagé ; il sera réformé en 1917, mais ne cessera de militer au sein du mouvement pacifiste puis (à partir de 1923) au Parti communiste. D'abord publiée en 1937, cette correspondance tendre et émuante adressée à sa

femme – Hélyonne, fille cadette du poète Catulle Mendès – forme un utile contrepoint à l'œuvre romanesque et constitue surtout un témoignage important sur la guerre et ses alentours. Après des poils, Barbusse est avec « ces êtres qui, comme ceux du Feu, ont fait la Grande Guerre avec leurs mains et sont les prolétaires des batailles ». *P. K.*

Buchet-Chastel. Préface de Frédéric Rousseau, 374 p., 19 €

Ce volume inaugure une nouvelle collection, « Domaine public », dirigée par Xavier Houssin. Paraissent en même temps des nouvelles de Paul Bourget, préfacées par Thomas Loué. *Voyageuses*. Bourget (1852-1935) y manifeste un bel art de la chose vue, de l'esquisse et de l'impression de voyage (312 p., 16 €).

LE GRAND LARGE DU SOIR. *Journal 1997-1998*, de Julien Green. Cet ultime volume du *Journal* de Julien Green devrait intéresser et émouvoir ses lecteurs les plus fidèles, ceux qui ont lu les quelque vingt volumes de cette œuvre, dispersée chez plusieurs éditeurs. Au « soir » de sa vie (il meurt en août 1998), le vieil homme se montre apaisé, serein, moins vindicatif en politique – mais pas non plus converti au gauchisme ! – qu'il le fut dans les décennies précédentes, plein de souvenirs anciens... « *Un jour (...) en 1915, comme mon père et moi allions au Ritz où deux de mes sœurs soignaient les blessés...* » *P. K.*

Flammarion, postface de Jean-Eric Jourdan, 298 p., 19 €.

Signalons également l'ouvrage collectif récent dirigé par Marie-France Canérot et Michèle Raclot, *Julien Green, visages de l'altérité* (éd. L'Harmattan, 330 p., 28 €).

ACTEUR ET TÉMOIN, d'Henri Calet

Henri Calet (1904-1956) éleva très haut l'art supposé mineur de la chronique, à la fois intimiste, vagabonde et ouverte avec générosité sur le monde et sur les gens. Les articles de ce recueil, publié posthument en 1959, sont contemporains des grands livres de Calet, *Le Tout sur le tout* (1948) et *Les Grandes Largeurs* (1951). C'est un vrai et grand bonheur de lecture. *P. K.*

Mercurie de France, 232 p., 16,50 €

Le roman inédit d'un écrivain loué par Marguerite Duras

Hélène Bessette, furieusement moderne

Les treize livres publiés par Hélène Bessette entre 1953 et 1973 ont disparu des librairies, mais pas de toutes les mémoires : Michel Leiris, Raymond Queneau, Marguerite Duras (« *La nature faite littérature, la littérature vivante, pour moi, pour le moment, c'est Hélène Bessette, personne d'autre en France* »), Nathalie Sarraute, Jean Dubuffet Pont défendue en leurs temps ; Georges-Emmanuel Clancier, Claude Royet-Journoud, Bernard Noël, plus récemment... Mais c'est grâce à l'énergie d'un jeune libraire, Julien Doussinaut, qu'Hélène Bessette émerge de l'oubli quelques années après sa mort, en octobre 2000.

L'un de ses derniers romans, demeuré inédit, est aujourd'hui publié en tête de pont d'une nouvelle collection de littérature contemporaine, dirigée par Laure Limongi (1) : refusé par Claude Gallimard en 1969, *Le Bonheur de la nuit* est un roman radicalement expérimental – elle parlait de « roman poétique », Claude Mauriac d'« littérature » : l'actrice, le fils de famille, le noble déchu, la soubrette sont les figures cardinales d'une intrigue bourgeoise connue (mue par le sexe et l'argent), mais livrée ici en une langue inconnue. Hélène Bessette ne donne à lire qu'un récit abstrait, elliptique, rythmé par les retours à la ligne, les blancs typographiques, les parenthèses et les majuscules. Refusant les artifices du roman (mises en situation, descriptions), l'écrivain s'est concentrée sur la mécanique des êtres : « *Mon œil unique et fidèle, à optique à enregistrement perfectionné, à vingt dixièmes de vision, mon œil bien visionné s'est fixé sur :/le*

Monde près de moi en délire/Cette Humanité aux Portes/aux Portes de la folie. » Ne restent que les mots crus et la syntaxe minimale, les angles d'une écriture « irritante, recherchée, presque hystérique, selon Alain Bosquet, [qui] finit par s'imposer dans un grand délire majestueux ».

Née en 1918, épouse d'un pasteur, Hélène Bessette était institutrice. De 1946 à 1949, elle vécut avec son mari (et ses deux fils) en Nouvelle-Calédonie. Dans la revue de missionnaires qu'ils animaient à Nouméa, l'ethnologue Maurice Leenhardt remarqua son premier roman, *Marie Désoubliée*, et la recommanda à Michel Leiris. Divorcée et revenue en France, elle envoya ses manuscrits aux éditeurs, obtint le même jour de décembre 1952 rendez-vous avec Raymond Queneau (Gallimard), puis avec Francis Jeanson et Paul Flamand (Seuil) : le premier lui fit signer un contrat qui allait la lier pour ses dix prochains titres... *Lili pleure*, dont Sartre publia un extrait dans *Les Temps modernes*, parut en 1953, obtint le prix Cazes et fut en lice pour d'autres prix littéraires, de même que *Vingt minutes de silence* (1955). Irrécupérable, même par le Nouveau Roman qu'elle trouvait déjà dépassé, cette forcée enchaîna les romans chez Gallimard

– notamment *maternA* (1954), *Les Petites Lecoq* (aussitôt condamné en 1956 pour diffamation et outrage aux bonnes mœurs, ce livre sera réédité sous le titre *Les Petites Lilshart*, en 1967), *La Tour* (1959), *Si* (1964), *Garance rose* (1965), *Suite suisse* (1966), *Ida ou le délire* (1973)... – et une pièce de théâtre, *Le Divorce interrompu* (1968).

Parallèlement, à la fin des années 1950, elle fit toute seule une revue samizdat, *Résumé*, où elle exposait ses furieuses théories sur le roman, revendiquant une littérature dégagée de la tradition, et fonda le GRP (Gang du roman poétique). Dans la vie normale, elle quitta l'éducation nationale, fit des ménages, refusa d'être aidée par ses rares relations, déménagea sans arrêt, envoya des lettres paranoïaques, sombra dans la folie et la solitude. Bizarrement, elle avait la certitude qu'elle serait lui après sa mort : « *Plus tard on dira que je suis.* » Qui est donc maintenant Hélène Bessette ? un écrivain d'avant-garde, encore et toujours. ■

CLAIRE PAULHAN

(1) Laure Limongi a dirigé un dossier *Hélène Bessette* dans *La Revue littéraire*, n° 28.



LE BONHEUR DE LA NUIT d'Hélène Bessette.

Postface de Bernard Noël. Ed. Léo Scheer. « *Laureli* », 250 p., 16 €.

Les « Cahiers de la guerre », inestimable témoignage d'une œuvre en germe

Duras, insoumise de grand style

CAHIERS DE LA GUERRE ET AUTRES TEXTES

de Marguerite Duras. Edition établie par Olivier Corpet et Sophie Bogaert.

POL/Imec, 448 p., 22 €.

Les *Cahiers de la guerre* de Marguerite Duras ont longtemps dormi dans le fouillis des armoires bleues de la chambre de l'écrivain, à Neauphle-le-Château. Il y en avait quatre, tous remplis entre 1943 et 1949. Un trésor, et une merveille.

Cahiers de guerre, cahiers d'enfance. Pour Duras, c'était tout un : « *La guerre fait partie des souvenirs d'enfance, disaient-elle, elle n'est pas à sa place dans le temps de ma vie, de ma mémoire, l'enfance débordait sur la guerre, la guerre est un événement qu'il faut subir pendant toute sa durée, de même l'enfance qui subit son état. Je vois la guerre sous les mêmes couleurs que mon enfance*, note-t-elle. *Voir, c'est le début d'écrire.* »

La guerre et l'enfance sont les objets premiers de tous les clichés. Il faut toute la puissance de rébellion, toute la violence et la colère de Marguerite Duras pour leur faire rendre leur son véritable. A cinq cent mille lieues de l'esthétique politiquement correcte qui prévaut aujourd'hui.

Quatre cahiers, donc, comme dans un conte. Car il y a beaucoup du conte ici, ne serait-ce que la manière dont les histoires essentielles, le cœur de l'œuvre, sont maniées et remaniées, versions superposées d'une mélodie originelle. Le premier cahier est un cahier rose marbré. C'est le plus gros, 123 feuillets. Il s'ouvre sur un extraordinaire récit d'enfance, où l'on trouve, mêlés inextricablement, les mots et les images d'*Un barrage contre le Pacifique* et ceux de *L'Amant*, les figures du Chinois, du petit frère, de la mère, et des crabes, de tout petits crabes noirs, couleur de la rizière. « *On avait des barrages, les crabes nous les ont percés, dit Joseph.* » Elle, la petite sœur, elle est injuriée et battue plus souvent qu'à son tour. Quand elle se demande pourquoi, les raisons la fuient. « *J'étais antipathique et arrogante* », conclut-elle.

« *Indifférente. Méchante.* » Méchante, ce mot enfantin est sûrement celui qui revient le plus souvent. Avec une conviction bouleversante.

Au début, Marguerite Duras se défend de tout projet littéraire. « *Aucune autre raison ne me fait écrire sinon cet instinct de déterrement. C'est très simple, si je ne les écris pas, je les oublierai peu à peu.* » Mais dès la première phrase, la musique est là, pure, inoubliable. « *Ce fut sur le bac qui se trouve entre Sadec et Saï que je rencontrai Léo pour la première fois.* » La voix précise et le questionnement inlassable sont là. On écrit avec ce que l'on ne comprend pas. Duras interroge son enfance. Impitoyablement.

C'est une enfance où l'on crie, où l'on rit. A l'occasion de la sortie des *Cahiers*, on a beaucoup parlé des coups, et de la pauvreté. Mais il faut aussi parler du

rire. Les dernières pages du cahier rose marbré contiennent une première fiction tirée du récit de l'enfance : Marguerite s'y appelle dorénavant Suzanne, sa mère exige qu'elle mange de l'échassier, elle est devenue un personnage de roman. Le petit frère se nomme Joseph, et l'amant Monsieur Jo. Mais les mots-clés sont constants. Monsieur Jo, qui s'appelait jusqu'ici Léo, a toujours son air d'espèce de fœtus. Suzanne est toujours aussi méchante. Son frère et sa mère la traitent comme d'habitude de grue. Elle est convaincue que l'argent fait le bonheur et décidée à le prouver. Son carrosse est la célèbre Morris Léon-Bollée de Monsieur Jo. Mais surtout, tout le monde se tient les côtes de rire en évoquant le barrage, la misère, le désespoir de la mère. « *C'est vrai qu'on est fous, dit Suzanne extatiquement.* »

Contre la foule

Dans le cahier beige, le quatrième, qui vient après les deux cahiers de guerre où se trouve à l'état pur *La Douleur*, on trouve une scène de rire du même genre. Un jour, dit Duras, « *ma mère vénérable, vénérée et terrible, dégringola sous mes yeux toutes les marches de l'escalier du métro. Et je ris tout à coup d'un rire inextinguible. Et les gens de s'indigner qu'un fille rie ainsi de sa mère. Et finalement ma mère qui avait du rire la même vertu que moi, rit à son tour avec moi, contre la foule.* »

Rire, contre la foule. Dire, contre la foule. Dire la méchanceté, la drôlerie, dire l'insoumission de M^{me} Dodin, la concierge rebelle de la rue Saint-Benoît. Les cahiers font ressurgir une Marguerite Duras insoumise radicale, en colère à tout jamais, et comme une enfant. Et qui inlassablement, « *pour ne pas oublier* », note les scènes indicibles.

La plus belle, selon moi, se déroule à la maternité. C'est un dialogue intitulé « *C'est vous, sœur Marguerite ?* » « *Où est mon enfant ?* », dit la jeune accouchée. L'enfant est mort, la bonne sœur l'a couché dans le coton, elle en a étouffé un autre. Je me fous de vos prières, dit Marguerite. Encore des paroles imprudentes. Paroles de poète et de rebelle. ■

GENEVIEVE BRISAC

Pierre Assouline, glaneur d'« éclats de biographies »

Ces riens qui disent tout

ROSEBUD Eclats de biographies de Pierre Assouline.

Gallimard, 220 p., 16,90 €.

Ce que nous maîtrisons de notre existence est infime comparé à ce qui nous échappe. Au regard des coïncidences, des circonstances et des rencontres de hasard, nos décisions ne pèsent pas bien lourd. Certes, on peut déplorer cette perpétuelle improvisation et impréparation de notre vie. Par des rododotades, on peut dissimuler cette faiblesse structurelle de notre être. Mais Monsieur-je-sais-tout a-t-il plus de prise sur le monde que celui qui avoue son ignorance, montre sa perplexité ?

Dans un livre qui est une sorte de ponctuation ou de respiration dans son œuvre de biographe et de romancier, Pierre Assouline a choisi de s'attacher à l'imprévisible des vies, à ce non-maîtrisable qui, secrètement, les fonde. Il a prélevé dans la biographie de quelques personnes de qualité – Henri Cartier-Bresson, Paul Celan, Jean Moulin, Lady Diana, Picasso et Pierre Bonnard – des événements aléatoires laissant entrevoir ce fond qui se dérobe sans cesse.

Sous le signe du fameux « Rosebud » d'Orson Welles (dans *Citizen Kane*), simple mot qui convoque comme par magie la mémoire et l'enfance, Assouline explique son projet : « *Tous ces éclats de biographies sont des ombres de vérités. Les isoler pour les placer un à un sur le verre dépoli du microscope revient en quelque sorte à les inventer.* »

Parfois, c'est un objet – une montre (celle de Paul Celan), une écharpe (celle de Jean Moulin)... – qui fait office de signe autour duquel une existence se rassemble, s'explique. D'autres fois, c'est une idée fixe, une pensée obsédante qui incarne « *le spectre souverain du secret* ». Le plus beau, le plus émouvant des textes de cet ensemble est le premier, consacré à Kipling dont le fils meurt, à 18 ans, à la bataille de Loos, le 27 septembre 1915. Pierre Assouline, avec une remarquable dextérité, noue les fils du hasard et de la contingence.

Détail significatif

On s'émerveille, on est ému en observant l'enchaînement miraculeux, drôle ou tragique des épisodes. Une sorte de logique supérieure, impossible à formaliser se met en place. Dans une masse indistincte, il faut alors puiser le détail significatif, celui qui donnera sens. Comme la démarche ne peut s'appuyer sur rien de raisonnable, la poésie – ici celle de Kipling ou de Paul Celan – tient le rôle prémonitoire, surtout en « *temps de détresse* ».

Mais Assouline ne regarde pas cela de l'extérieur, avec détachement. Il sait que la démarche du biographe recoupe, croise, secrètement ou non, celle de son sujet. Et plus ces rencontres sont fortes, lourdes de significations, moins le biographe peut se montrer docte, assénant la vérité de l'autre, comme s'il la détenait. Ainsi, entre les lignes de ces biographies éclatées, on peut lire les fragments pudiques d'une autre vie. ■

PATRICK KÉCHICHIAN

Plus que le portrait sensible du grand écrivain algérien, le tableau d'un pays et d'une époque

L'Algérie de Kateb Yacine

Kateb Yacine c'est d'abord l'auteur de *Nedjma*, livre monstrueux, objet hybride, astre inquiétant qui illumina un jour de 1956 le ciel sombre de l'Algérie du colonialisme finissant. Il y eut ensuite d'autres livres, le journalisme, des pièces de théâtre en arabe dialectal... avant que *Nedjma* n'entre au répertoire de la Comédi-Française, en 2003.

Mais Kateb vécut, c'est peu dire, une vie engagée, terriblement romanesque aussi. Benamar Mediene la raconte ici, lui qui fut un témoin privilégié, accompagnant l'écrivain dans de longues marches, de Paris à Alger, aux heures les plus dures. Durant ce temps, il nota pieusement ces moments, noircissant des carnets entiers. D'emblée, il avoue son désarroi : « *Une biographie de Kateb Yacine ? A l'impossible nul n'est tenu. Mais chacun peut être tenté par ce jeu dangereux.* » La difficulté provient du fait que, très tôt, il a cette certitude : « *Toujours cette palpable et extraordinaire impression, quand je marche et parle avec lui, d'être en compagnie de deux personnages. L'homme et son mythe.* »

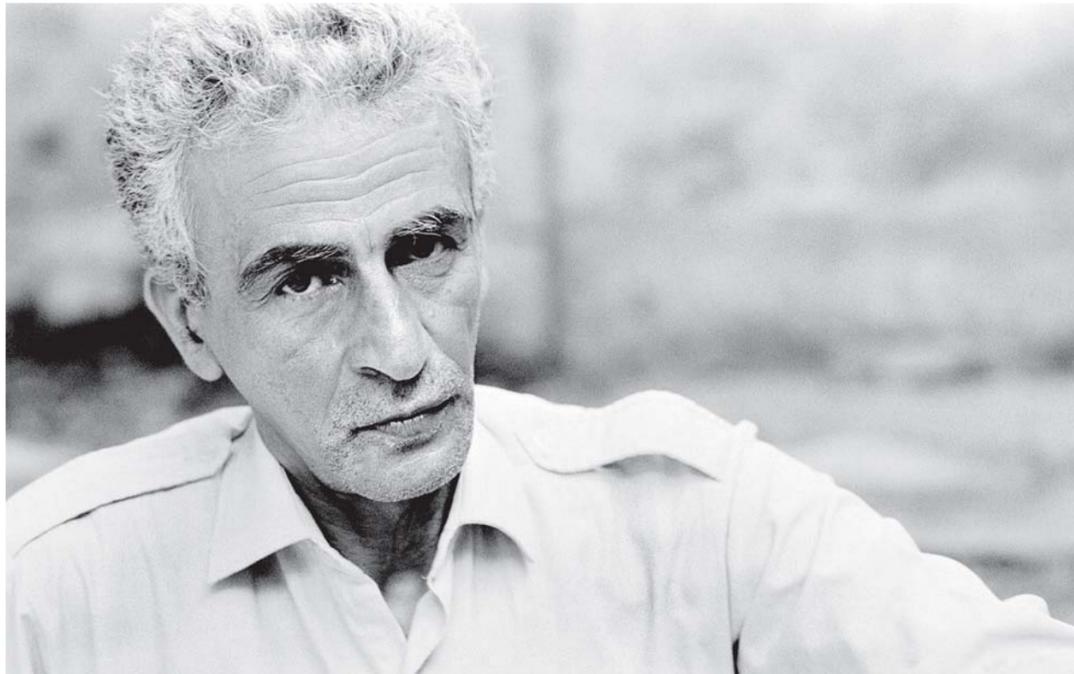
KATEB YACINE
Le cœur entre les dents
de Benamar Mediene.

Préface de Gilles Perrault, éd. Robert Laffont, 344 p., 21 €.

mais puissante, dessinant la figure géométrique qui allait faire sa renommée : le polygone étoilé.

Le livre s'ouvre le 28 octobre 1989 à Grenoble, Kateb vient de mourir. Mediene arrive le jour même, ramasse les affaires de son ami à l'hôpital – un sac de cuir, des livres, dont les poèmes de Hölderlin – et organise le convoiage du corps sur Alger. Mediene est comme pétrifié, à l'aéroport il croise la fameuse Nedjma. C'est à peine s'ils échangent quelques mots.

La vie de Kateb est un grand pied de nez à l'histoire et au conformisme de l'Algérie du FLN à la fin des années 1980. Le lendemain de sa mort, la terre tremble près de Tipaza. Un signe ? Ses funérailles ont lieu le 1^{er} novembre, jour anniversaire du déclenchement de



Kateb Yacine, juillet 1986. BRIGITTE ENGUERAND

la révolution algérienne, lui, le paria, que les autorités religieuses déclarent indésirable. L'enterrement est un grand éclat de rire où les femmes, contrairement à la loi islamique, s'invitent. Une scène cocasse : « *En tête du cortège, Yacine fait encore des siennes. La camionnette Mazda à usage agricole, qui transporte son cercueil, surchargée des comédiens et musiciens de sa troupe, crève un pneu. Pas de cric. Vingt, trente bras soulèvent le véhicule pour changer la roue. Les tambourins et les chants rythment la manœuvre.* »

« **Façon labyrinthique d'écrire** »

La vie de Kateb bascule à l'âge de 16 ans, le 8 mai 1945, une « *année terrible* ». Il assiste, terrifié, aux massacres de Sétif, séjourne en prison, comprend le sens de l'injustice profonde. Puis cette année-là, il y a Nedjma – l'étoile –, amante éternelle, sa cousine qu'il « *rencontre et aime* ». « *Sa bouche pulpeuse était une orange. Un étrange et vénérable goût d'inceste m'enivrait.* » Plus tard, il est à Bône (Annaba aujourd'hui), rencontre un homme étrange, Si Tahar Bel Ounici, imprimeur-éditeur en failli-

te qui lui dit : « *Tu vois, mon petit, les choses peuvent être, parfois, très simples : tu écris, j'écris...* » Il publiera son premier recueil de poésie, *Soliloques*. Kateb a 17 ans. Il suit ce mécène original et découvre à ses côtés Constantine et ses bordels. Puis Kateb quitte l'Algérie, et le voici le 24 mai 1947, à 18 ans à la Société savante, donnant une conférence sur l'émir Abd El-Kader à l'invitation d'Eluard, Aragon et Elsa Triolet. Il rencontre Brecht, se lie d'amitié avec Jean-Marie Serreau qui savait d'emblée l'importance de son travail.

L'œuvre de Kateb – disparate et géniale – fascine : c'est une matière à la fois maîtrisée et totalement libre. Et puis, nous frappent sa lucidité, sa vaste culture, son implication dans l'histoire. La guerre d'Algérie lui fait inventer la fameuse formule : « *La langue française reste un butin de guerre ! A quoi bon un butin de guerre, si l'on doit le jeter ou le restituer à son propriétaire dès la fin des hostilités ?* » Souvent il repense au 17 octobre 1961, « *à cette nuit de chasse à l'homme* » où la Seine devient « *une mauvasse balafre sur le visage de Paris* ». Kateb ne se soucie pas de son

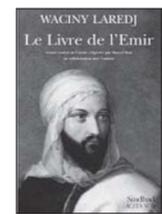
personnage. Sa vie est une errance perpétuelle où se mêlent colères, beuveries, écriture, rencontres, femmes aimées aussitôt que quittées, enfants. Il voyage, il est au Vietnam, à Moscou, Madrid, Paris, Alger, sa vie se consume mais il s'en fiche. « *Je t'ai expliqué ma façon labyrinthique d'écrire. Mes personnages n'évoluent pas dans une chronologie objective. Le temps n'existe que dans le présent et encore du présent dans le passé* », confesse-t-il à Mediene.

Mais le temps a ses lois. Son corps se délite, la mort approche. Les derniers soirs, Kateb s'entretient souvent et longuement avec Mediene au téléphone.

Mediene, dans une écriture au lyrisme inspiré mais parfois lassant, traque à travers le portrait de Kateb une obsession, esquisser le portrait d'un pays – la sauvagerie coloniale, les lendemains d'indépendance, la révolte qui gronde à la fin des années 1980 puis les années noires du terrorisme islamiste. Il rend ainsi hommage à ceux qu'il a appelés *Les Porteurs d'orage* (éd. Aden, 2003). ■

SOFIANE HADJADJ

ZOOM



LE LIVRE DE L'EMIR, de Waciny Laredj. A partir des souvenirs de Mgr Antoine Adolphe Dupuch, évêque d'Alger et

ardent défenseur d'Abdelkader, Waciny Laredj s'est lancé dans un roman dont le célèbre émir est la figure principale, presque mystique. Professeur de littérature moderne à l'université d'Alger, puis à la Sorbonne, l'auteur retrace avec précision la vie de cet homme extraordinaire qui mena, pendant plusieurs années, la guerre sainte contre les Français, avant de se rendre et d'être emprisonné, en 1847. Bien documenté, plein de flamme, le roman d'Abdelkader fait émerger une personnalité tout à fait hors du commun, mais n'échappe pas à une certaine enflure du style et à un lyrisme qui alourdissent considérablement l'ensemble. Ce livre vient d'obtenir le prix des libraires algériens. R. R. Traduit de l'arabe (Algérie) par Marcel Bois et Waciny Laredj. Actes Sud, 544 p., 25 €.

FEMMES AU BAIN, de Leïla Sebbar.

Dans la sensualité des moments où les femmes algériennes se retrouvent au bain, Leïla Sebbar imagine de quoi, libres de toute surveillance, elles peuvent bien parler entre elles... Des propos, audacieux en matière de sexualité s'échangent entre ces victimes de leur société à diverses époques. Ainsi du récit de « *La Bien-Aimée* », dont les frères ont fait emprisonner l'amant – un récit qui ouvre et structure une mosaïque de récits intimes. Dans ce dernier opus intitulé roman, Leïla Sebbar, en libre conteuse, semble donner la parole à toutes les femmes d'Afrique du Nord. V. M. L. M.

Ed. Bleu autour (11, avenue Pasteur, 03500 Saint-Pourçain-sur-Sioule. Tél. : 04-70-45-72-45), 88 p., 12 €.

Signons également la deuxième édition du superbe ouvrage *Femmes d'Afrique du Nord. Cartes postales (1885-1930)*, de Christelle Teraud, et Jean-Michel Belorgey et Leïla Sebbar, qui signe la préface (Bleu autour, 192 p., 16 €).

Leïla Aslaoui dénonce la condition des Algériennes Paroles d'otages

COUPABLES
de Leïla Aslaoui.

Buchet Chastel, 200 p., 16 €.

Longtemps magistrate, aujourd'hui enseignante à l'Institut de droit et d'institutions internationales d'Alger, elle fut aussi ministre de la jeunesse et des sports (1991-1992) puis de la solidarité nationale (1994) – poste dont elle démissionna pour protester contre les pourparlers entre le gouvernement et le Front islamique du salut (FIS) –, Leïla Aslaoui n'a jamais cessé d'être une femme d'action et d'engagement. Et ce n'est pas l'assassinat de son mari par des islamistes en 1994 qui a diminué la force de son combat. Tout au contraire.

Ses livres portent en creux la marque de ce combat. Que l'on pense notamment aux *Années rouges*, consacré à la sanglante décennie 1990 ou aux *Jumeaux de la nuit* (Casbah, 2000 et 2002), roman de l'impossible pardon. Dans *Coupables*, sous une forme plus ou moins romancée, elle relate comment sa belle-famille la rejeta après la mort de son mari, la tenant pour responsable du drame en raison de ses opinions politiques. Aurait-elle subi le même jugement si elle avait été un homme ? Sans doute pas. Et c'est bien « *ce doigt accusateur pointé en permanence par la société* » sur ses compatriotes que dénonce avec force ce récit polyphonique. Leïla Aslaoui y fait entendre des voix de douleur, de rage, de vengeance, de désespoir. Des voix singulières qui « *toutes partagent un sort commun : leur statut d'otages* ».

Otages de la tradition comme Bédira : retirée de l'école pour être mariée, celle-ci va connaître un véritable enfer auprès d'un mari autoritaire et brutal, jusqu'au jour où elle en passera par la violence pour « *devenir un être humain* ». Otage de l'intégrisme comme Cherifa, jeune mathématicienne qui, après le choc du séisme de Boumerdes, va tomber sous l'influence d'un imam. Otage encore du terrorisme comme Safia, enlevée à 17 ans devant son père et ses frères, qui ne manifestèrent aucune résistance, avant d'être emmenée dans une ferme pour y être violée jour et nuit. Six ans plus tard, Safia croisera ses agresseurs se promenant librement après la loi d'amnistie du 13 janvier 2000...

Code de la famille inique

Otage enfin et surtout de la loi. Sur ce point, Leïla Aslaoui multiplie les exemples édifiants, et démontre l'iniquité d'un code de la famille qui permet aux hommes de divorcer alors que seule la séparation est accordée aux femmes, contre un fort dédommagement à l'époux, qui peut mettre à la rue la femme en laissant le domicile conjugal au mari, ou encore, au décès de celui-ci, confier ses biens à la belle-famille, si le couple n'a pas eu de fils.

Livre de douleur, de révolte, de combat, en ce qu'il dénonce ce code qui maintient aujourd'hui encore les femmes dans un statut de « *mineure à vie* », *Coupables*, par le « *je* » restitué, est surtout un livre qui donne enfin à ces voix étouffées toute leur dignité. ■

CH.R.

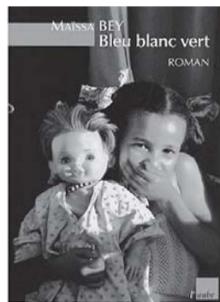
Maïssa Bey peint les illusions perdues des enfants maudits de l'Indépendance De l'espoir à la colère

C'est au plus noir des années 1990, dans cette nuit d'horreur qui frappa l'Algérie, que Maïssa Bey décida de sortir du silence. Mue par une révolte longtemps étouffée, celle qui était alors professeur de français choisit de se « *mettre en je* » pour dire l'incommunicabilité entre les êtres, la violence faite aux femmes, l'obscurantisme, le poids des traditions et les identités niées... Depuis lors, de romans en nouvelles, portée par une écriture toujours plus sensible et concise, son œuvre s'est construite en un chœur de femmes blessées, rompues ou plus souvent insoumises, qui font entendre, parfois au bord de la folie, leurs révoltes et leurs déchirures.

Un chœur d'où émerge une nouvelle voix, en la personne de Lila, la narratrice de *Bleu, blanc, vert*, à laquelle vient répondre – c'est une première – celle d'un homme, Ali. De l'un à l'autre, dans une stricte alternance entre « *Elle* » et « *Lui* », se structure ce roman (le cinquième) qui se déploie de 1962 à 1992. Soit le temps « *nécessaire pour faire d'un enfant un adulte. Le temps d'une génération* ». Celle d'un espoir né de l'Indépendance.

En cette période d'euphorie, Lila et Ali ont 12 et 13 ans. Tous deux enfants de moudjahidin – le père de la fillette

est mort dans le maquis –, ils vivent à Alger dans un immeuble déserté par les Français. Au huitième étage résident Ali, sa mère, son frère aîné et son père, qui a quitté son douar pour venir cueillir les fruits de son engagement. Un étage plus bas, la mère de Lila et ses trois fils ont récupéré l'appartement de M^{me} Lill, une juive pied-noir qui les sau-



BLEU, BLANC, VERT
de Maïssa Bey.

Ed. de l'Aube, 284 p., 19,50 €.

va lorsqu'ils furent chassés après un attentat de l'OAS. Dans ce lieu sans homme, les femmes viennent oublier un quotidien fait de peu et s'épancher, parfois crûment, sous le regard discret d'une jeune fille solitaire et romantique dont la lecture et l'écriture alimentent les rêveries. Même si les armes sont loin de s'être tuées, chacun veut croire en la promesse d'un avenir meilleur.

Un avenir à deux pour Ali et Lila, qui après s'être croisés sans se voir, se découvrent, l'adolescence venue. Dans l'élan des premiers mouvements estudiantins, durement réprimés, les adolescents font l'apprentissage de l'amour. En cachette d'abord puis au grand jour, lorsque Lila, malgré ses doutes et la peur de renier sa liberté, cède et s'engage.

A l'aube d'une nouvelle décennie qui voit la Révolution confisquée par une poignée d'hommes, le couple, installé

chez la mère du jeune homme, découvre la vie conjugale, dans une promiscuité de plus en plus étouffante. A l'image d'une société dont les aspirations s'érodent chaque jour davantage, où toute velléité de contestation est sanctionnée, où les combines, la corruption et le « *système D* » deviennent un principe, où l'humour et la dérision s'érigent en « *sauve-qui-peut* », la situation se dégrade entre l'avocat ambitieux qu'est devenu Ali et la psychologue idéaliste qu'est demeurée Lila. La naissance de leur fille, loin de les rapprocher, les éloignera davantage.

Somptueuse romancière

Tandis qu'Ali se réfugie dans le travail, Lila fuit l'immeuble et un présent plein de désillusions pour se livrer à des vagabondages dans Alger, cette « *faiseuse et défaisuse* » de rêves dont Maïssa Bey trace un très beau portrait. Alger où la colère gronde au sein d'une population en proie à la misère et à l'humiliation. Un terreau sur lequel va croître l'islamisme.

Le 29 juin 1992, au soir de l'assassinat de Mohamed Boudiaf, « *l'homme à la main tendue* », la peur entre à nouveau dans leur vie. Alors débute une longue et tragique nuit. Une nuit d'où va naître une somptueuse romancière qui offre aujourd'hui l'un de ses romans les plus ambitieux, où l'intime et l'Histoire se font écho pour rendre compte d'une génération tiraillée entre modernité et tradition. La génération d'un espoir bafoué. ■

CHRISTINE ROUSSEAU

« Sarnia », le livre unique, posthume et génial d'un auteur inconnu : G. B. Edwards

Un génie dans son île

Comme on aimerait le rencontrer, Ebenezer Le Page, ce vieil habitant de Guernesey qui raconte, dans *Sarnia*, l'histoire de son île sur près d'un siècle !

C'est qu'à son âge, il a tout connu, la première guerre mondiale, où il a perdu son père et son meilleur ami, la seconde et l'occupation allemande et même l'invasion touristique des années 1960 du siècle dernier. Et comme il n'a jamais bougé de son île, collé comme un ormeau à son rocher (sauf une fois pour assister à Jersey à une compétition sportive), il connaît tout le monde, est apparenté à la moitié des îliens et peut évoquer, dans le moindre détail, la vie de presque toute la population.

SARNIA (The Book of Ebenezer Le Page)
de G. B. Edwards.

Traduit de l'anglais par Jeanine Hérisson, Points, 640 p., 8,50 €.

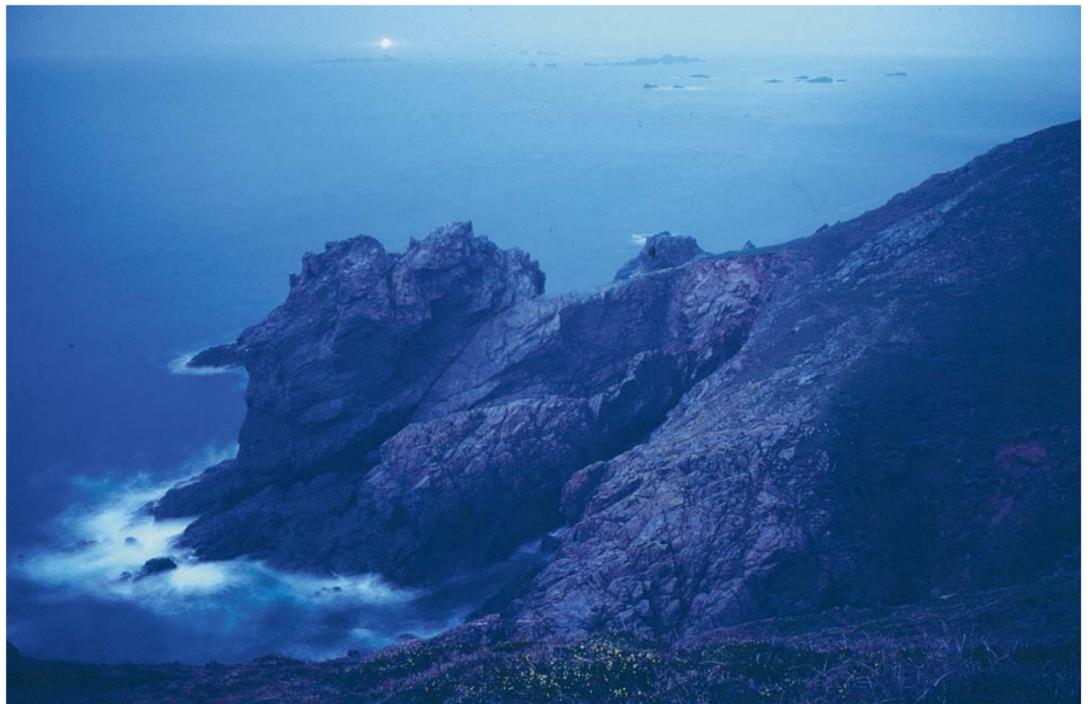
C'est vrai qu'il peut agacer, il est chauvin, mesquin, et tient parfois du vieux grincheux qui radote sur le thème c'était mieux avant. Mais il sait faire preuve dans ses récits de tant d'humour et d'humanité qu'on ne peut s'empêcher d'être devenu son ami quand on a achevé la lecture de ses Mémoires. Oui, ce serait bien de faire sa connaissance. Il n'y a qu'un problème : Ebenezer Le Page n'existe pas. C'est un personnage imaginé par G. B. Edwards, un auteur à peu près inconnu qui a réussi l'exploit dans ce livre unique et posthume de brouiller si bien les pistes qu'on ne peut plus

départager la réalité de la fiction. Lors de la parution du livre en Grande-Bretagne en 1981, William Golding écrit dans le *Guardian* : « Il ne s'agit pas d'un roman. Pas davantage d'une autobiographie. A vrai dire, je ne sais pas ce que c'est, sinon une œuvre, je ne dirais pas de grand talent, mais de génie. Un génie hors des règles, mais splendide. Nous n'avons pas l'impression de lire mais d'être plongés dans la vie même. »

De Gerald Basil Edwards, on sait peu de choses. Il est né à Guernesey en 1899. Dans les années 1920, il enseigne la littérature et le théâtre à Londres, fréquente des cercles littéraires. En 1930, il se marie pour divorcer trois ans plus tard après avoir eu quatre enfants. On le retrouve en 1960 à Weymouth, retraité d'on ne sait quelle administration. Il vit modestement chez une logeuse, rêve de rentrer à Guernesey, mais n'en a pas les moyens, et se consacre à l'écriture de son grand œuvre, une trilogie romanesque intitulée *Sarnia Chérie* (*Sarnia* est le nom latin de Guernesey).

Maelström de destins

Le premier tome, *The Book of Ebenezer Le Page*, est achevé dans les années 1970. Les deux autres, *Le Boud'lo*, *The Book of Philip Le Moigne* et *La Gran'-Mère du chimquière*, *The Book of Jean le Féniat* ne verront jamais le jour. Edwards avait demandé à sa logeuse qu'à sa mort elle brûle tous ses papiers, ce que Mrs. Snell fit scrupuleusement, en décembre 1976. Quelques années auparavant, G. B. Edwards s'était lié d'amitié avec un jeune couple, Edward et Lisa Cha-



Près du phare de Pleinmont-Point, Guernesey. GILLES RIGOLET

ney, à qui il avait confié le manuscrit du premier volume qui devint ainsi son livre unique.

Il y a dans *Sarnia* la volonté farouche d'ériger un monument définitif, de faire en sorte que l'écriture soit l'expression littéraire d'un lieu. La délimitation de l'espace insulaire permet d'envisager un tel défi et il existe de magnifiques réussites dans ce genre comme *L'Homme des îles*, de l'Irlandais Thomas O'Crohan, inspiré des *Blaskets* (Payot, « Petite Bibliothèque ») ou l'étonnante *Œuvre des mers*, d'Eugène Nicole, consacrée à l'archipel de Saint-Pierre-et-Miquelon (éd. François Bourin). Mais l'exiguïté relative de l'île en fait aussi une sorte de huis clos familial à peine élargi où fermentent le chauvinisme, les querelles entre anglicans, baptistes, méthodistes, où tout le monde s'épie et se jalouse. Ebenezer

n'échappe pas à la règle, il déteste les Anglais bien sûr, les Français évidemment, les Allemands, non sans quelques raisons, et surtout les voisins de Jersey. « Je préférerais encore être nègre que jersiais. Un nègre, c'est un nègre, mais un Jersiais, c'est un Jersiais. » Et pourtant, il se liera d'amitié avec quelques Anglais, un soldat allemand pendant l'Occupation et même un voisin venu de Jersey ! C'est qu'il a une propension à se méfier des idées reçues, à ne juger que d'après sa propre expérience et même, par esprit de contradiction, à accorder sa sympathie à ceux que la rumeur accable. On peut trouver sa prudence mesquine – c'est ce qu'il pense lui-même –, de même que son refus de s'engager dans un métier, une religion, la fondation d'un foyer. Il n'épousera jamais Liza, le grand amour de sa vie, et ils vieilliront cha-

acun à un bout de l'île dont ils deviendront les doyens.

Mais qui fut son grand amour, Liza ou Jim, son ami d'adolescence mort à la guerre ? Peut-être Ebenezer a-t-il raté sa vie faute d'avoir fait les bons choix ; il s'est pourtant trouvé un héritier selon son cœur, un peintre honni de tous à qui il confie son manuscrit en échange d'un tableau. Ebenezer, qui ne connaît rien à la peinture, contemple le tableau et déclare : « C'est superbe. C'est ma maison sans être pourtant ma maison. Il y a quelque chose de plus. »

Sarnia, c'est un maelström de destins humains, drôles, pathétiques, c'est la couleur des ciels de la Manche, le bruit du ressac et le goût des ormeaux, c'est tout Guernesey sans être pourtant Guernesey.

Il y a quelque chose de plus. ■

GÉRARD MEUDAL

Nombreuses rééditions pour le centenaire de la naissance du grand écrivain Buzzati, le plus kafkaïen des Italiens

C'est à Belluno, une petite ville de la Vénétie au pied des Dolomites, que le 16 octobre 1906 est né Dino Buzzati. Un siècle plus tard, l'édition française rend hommage à l'œuvre de l'un des écrivains italiens les plus aimés par le public de l'Hexagone. En effet, *Le Désert des Tartares*, *Le K* ou *Les Nuits difficiles*, avec leurs atmosphères étranges et leurs personnages angoissés, ont conquis depuis longtemps les lecteurs français. D'ailleurs, pendant longtemps, l'écrivain, mort en 1972, a été davantage célébré en France – où il est toujours lu dans les écoles – que dans son propre pays. Delphine Gachet le rappelle dans l'introduction au deuxième tome des *Œuvres* (1), publié aujourd'hui

par la collection « Bouquins » en même temps que la réimpression du premier tome paru en 1995. En plus de ce très riche volume – où figurent, entre autres, les romans *L'Image de pierre* et *Un amour*, ainsi que les nouvelles réunies dans *L'Écroulement de la Baliverne* et *Le K* – Robert Laffont publie également un recueil d'inédits, *Nouvelles inquiètes* (2), tandis que 10/18 propose à nouveau deux autres titres célèbres, *Panique à la Scala* (3) et *Les Nuits difficiles* (4).

Ecrivain éclectique et curieux, Buzzati, qui fut également peintre, a laissé quelques romans, une quinzaine de pièces théâtrales, des poèmes et surtout un très grand nombre de nouvelles, genre qui s'adaptait parfaite-

ment à sa nature de narrateur toujours désireux de laisser libre cours à sa fantaisie. Il suffit de s'aventurer dans la fascinante géographie dessinée par ses recueils pour découvrir le riche éventail de possibilités exploitées par cet adepte de l'inattendu et de la surprise, qui passe aisément du fantastique à la critique des mœurs, du fait divers à l'allégorie morale, de l'invention historique au domaine de l'absurde.

Précision méticuleuse

Dans ses récits chargés de symboles, Buzzati fait toujours preuve d'un style simple et limpide, qu'il utilise avec la même précision méticuleuse pour le quotidien et l'extraordinaire. Le fantastique devient ainsi un univers tout à fait plausible. Les atmosphères hors du temps qui en découlent offrent au novelliste un cadre idéal où développer ses obsessions : la menace de la mort, le cauchemar de l'existence, l'imprévisibilité d'un mécanisme inéluctable qui conduit l'homme à sa perte.

Il s'agit là des innombrables visages de l'angoisse humaine, concrète et presque métaphysique, qui entre autres se matérialise dans les silhouettes monstrueuses et inquiétantes inventées par l'écrivain, dont la plus fameuse est certainement celle du K, « monstre que craignent tous les navigateurs de toutes les mers du monde ».

Une confirmation du talent et de l'originalité du plus kafkaïen des écrivains italiens se retrouve dans *Nouvelles inquiètes*, recueil d'une cinquantaine de récits inédits en France, que Delphine Gachet a tiré de *Le Cronache fantastiche*, anthologie publiée il y a trois ans en Italie, présentant des textes parus dans la presse mais jamais republiés par l'auteur.

Ces nouvelles sont généralement très courtes : la plupart d'entre elles étaient à l'origine un *elzeviro*, texte très littéraire qui autrefois occupait les deux premières colonnes de la *terza pagina*, la section culturelle des journaux italiens.

Textes courts mais très efficaces, dans lesquels l'écrivain – qui travailla toute sa vie comme journaliste au *Corriere della sera* – a exploité toute la palette de l'étrange et de l'absurde, tirant souvent inspiration d'un fait divers ou de l'observation de la vie quotidienne. Pour Buzzati, l'art du fantastique est un moyen pour mieux fustiger les faiblesses humaines, la soif de pouvoir, la cupidité et la mesquinerie. Et surtout pour raconter le combat incessant que les hommes, en essayant d'échapper à leur destin, mènent inutilement avec la mort – laquelle par moments ressemble « à une muraille si haute qu'on ne parvient pas à en voir le sommet », mais à d'autres instants présente « un visage pur et très beau » où toutefois, au fond des yeux, brille « une atroce lumière diabolique ». C'est cette image ambivalente de la mort que l'auteur du *Désert des Tartares* a traquée toute sa vie, car, comme il l'a écrit dans *Nouvelles inquiètes*, « le goût de l'anéantissement et de l'abîme est embusqué en chacun de nous ». ■

FABIO GAMBARO

- (1) Traduit de l'italien par Jacqueline Remillet, Michel Breitman, Yves Panafieu, Anna Tarantino et Michel Sager. Ed. Robert Laffont « Bouquins », 1142 p., 30 €.
- (2) Traduit par Delphine Gachet. Ed. Robert Laffont, 388 p., 21 €.
- (3) Traduit par Michel Breitman, 10/18, 278 p., 7,30 €.
- (4) Traduit par Michel Sager, 10/18, 322 p., 7,80 €.

Réédition d'un succès des Années folles Transports amoureux

LA MADONE DES SLEEPINGS
de Maurice Dekobra.

Zulma, 314 p., 18,50 €.

Maurice Tessier (1885-1973) a beau être plus connu sous le nom de Maurice Dekobra, avoir traduit Daniel Defoe, Jack London et Mark Twain, signé des films comme *Macao*, *L'enfer du jeu*, avoir vu, pendant trois décennies, nombre de ses romans inscrits dans les palmiers des best-sellers internationaux, il reste de ces auteurs qui, après des années de renommée, sont aujourd'hui pour le moins méconnus.

Romancier dont les intrigues sont généralement marquées d'exotisme, sa création de *Lady Diana Wynham* lui valut, en 1925, l'un des plus beaux succès des Années folles. Deux ans plus tard, elle paraît à l'écran dans un film dont il est le scénariste, et, en 1955, Henri Diamant-Berger lui donne le visage de Giselle Pascal en changeant l'un des points de départ de l'histoire. Chez Dekobra, l'exquise et fascinante Diana s'intéresse au pétrole, chez Diamant-Berger, à l'uranium. Qu'importe l'adaptation à l'époque, la jeune veuve de Lord Wynham reste la Madone au « rire harmonieux en mi naturel composé d'une noire pointée et d'un arpège ascendant », la fascinante beauté dont on admire le « visage pur et classique de déesse, amaigri par l'abus des veillées nocturnes » et qui ne cache pas avoir « des zones érogènes hypersensibles (...) communes à toutes les femmes ».

C'est dire si Lady Diana est bien dans la parenté de Moni-

que Lerbier, l'héroïne de *La Garçonne*, roman qui, en 1922, fit un tel scandale, que son auteur, Victor Margueritte, se vit retirer sa Légion d'honneur. Rien de tel pour Dekobra avec ce roman dont le titre est devenu une expression courante.

Veuve plus joyeuse que riche, Diana fait la connaissance, à Berlin, de Varichkine, « qui a fait son chemin dans le bolchevisme comme d'autres dans la ferblanterie ou les peaux de lapin ». Elle en obtient l'exploitation des zones pétrolifères que son mari possédait avant 1917, ce qui ne va pas sans irriter Irina, la maîtresse de Varichkine, « une de ces illuminées qui rêvent le bonheur de l'humanité à coups de mitrailluses ». Et la jalousie devient conflit, « la fille des Mongols contre la fille des Celtes », jusqu'à une fin dramatique.

Atmosphères désuètes

Sur un fond de lendemains de guerre, les événements – historiques et sentimentaux – sont rapportés par Gérard Dextrier, dit le prince Séliman, secrétaire de Diana, un narrateur auquel le style de Dekobra donne bien du talent. Ce style, s'il a le charme des atmosphères désuètes par sa façon d'évoquer les Bolcheviks ou les Teutons, a surtout l'élégance d'un vocabulaire, d'un humour et d'une virtuosité d'écriture qui frappent particulièrement quand un mot fait image et qu'il est associé à un autre qu'on n'attendait pas.

Si l'on ajoute à cela les discrètes notes satiriques dont politique et littérature sont les cibles, cette Madone est encore bien séduisante. On ne regrette pas de s'installer dans son sleeping pour un voyage en bonne et fraîche littérature de qualité. ■

PIERRE-ROBERT LECLERQ

FRANÇOIS VALLEJO

Enfin

un livre aimé
au Masque
et la plume

Jérôme Garcin
Le Masque et la plume

Viviane Hamy

ÉDITIONS
Viviane Hamy



Un travesti descend élégamment d'un fourgon de police (New York, 1939). WEEGEE (ARTHUR FELLIG) COLLECTION HULTON ARCHIVE/GETTY IMAGES

Voyages en homosexualités

Plusieurs ouvrages, parmi lesquels la remarquable « Histoire de l'homosexualité » dirigée par Robert Aldrich, rendent compte de l'importance d'un nouveau champ d'études

A l'heure où le débat sur la légalisation du mariage gay et la capacité des couples homoparentaux à l'adoption d'enfants permet de prendre la mesure d'un des derniers épisodes d'une révolution sexuelle amorcée dans les années 1960, on peut constater que la question longtemps taboue des relations sexuelles entre adultes de même sexe n'est plus confinée à l'imprécation haineuse ou, en réponse, au militantisme revendicatif. Depuis le défilé new-yorkais de 1970 – premier anniversaire des émeutes du Stonewall, un bar new-yorkais où s'étaient opposés policiers et homosexuels –, la soif de reconnaissance, de respectabilité et de tolérance a, certes, acquis droit de cité. Tandis que la mondialisation de la communauté gay, sa visibilité nouvelle et son credo d'une domination du plaisir sexuel bouleversent radicalement la donne, les médias pei-

nent à trouver un ton juste, entre la caricature méprisante et la compassion « psychomédicale » envers ceux qu'on tenait depuis près de deux siècles pour de simples pervers.

Aux discours rares et embarrassés qui envisageaient au mieux l'homosexualité comme un « douloureux problème » – pour reprendre l'intitulé de l'émission de Méné Grégoire sur RTL, le 10 mars 1971, qui décida de la naissance du Front homosexuel d'action révolutionnaire (FHAR) – succède bientôt un autre propos, terrible mais émancipateur aussi. C'est le paradoxe apporté de la cauchemardesque première décennie des ravages du sida. Tenue pour un « cancer gay », la maladie sonne le glas de l'insouciance festive qui avait transformé les images de l'homosexualité. Elle révèle, par le travail exemplaire d'associations qui œuvrent à la prévention de l'épidémie, le problème politique, au sens le plus plein du ter-

me, de la « question homosexuelle » : droits du couple, logement, assurance, retraite, héritage... jusqu'à ouvrir, en moins de quinze ans, une brèche dans l'archétype familial qu'on n'imaginait pas si fragile.

Dans le même temps, l'intérêt pour la vie privée atteint aussi les sphères du savoir. Tandis que les historiens, derrière les fameux précédents de Robert Mandrou et Philippe Ariès, s'attachent à percer les « mentalités » d'autrefois – on préfère désormais le terme empathique de « sensibilités » –, s'ouvre le champ d'études gays et lesbiennes, qui s'appuient sur le travail sur le « genre » que prônent très tôt certaines universités nord-américaines. La France avance plus timidement et il fallut la double tutelle de Philippe Ariès et de Georges Duby pour arracher au strict militantisme un continent occulté qui méritait ses historiens.

Enquête sur l'inversion

Qui dit Histoire dit document. A l'heure où Philippe Artières livre une passionnante édition critique des *Lettres d'un inverti allemand* (1) – 31 missives adressées, entre janvier 1903 et juin 1908, par Georges Apitzsch, jeune étudiant désemparé, au médecin lyonnais Alexandre Lacassagne, philanthrope convaincu qu'un savoir sur la sexualité ne peut qu'être articulé sur et avec le discours des sujets observés –, Michael Sibalis rend hommage à l'un des pionniers de cette enquête sur l'« inversion », Pierre Hahn (1936-1981), en préfaçant la réédition de *Nos ancêtres les pervers*, paru chez Orban en 1979 (2).

Historien amateur – et comme tel boudé par l'université comme par les intellectuels gays, malgré la défense enflammée de Guy Hocquenghem –, Hahn tenta le premier une histoire des homosexuels masculins français à travers le XIX^e siècle, moment charnière où le sodomite, défini par son activité sexuelle, cède devant l'homosexuel, monstre pathologique qu'il convient de neutraliser, de « guérir », pour préserver la santé du corps social. Si l'ouvrage a vieilli, si sa documentation paraît parfois forcée, il représente un moment-clé de l'historiographie. On comprend que les éditions H & O aient sacrifié le troisième volet des annexes composées par Hahn, soucieux de livrer le plus grand nombre de ces textes voués aux enfers des chercheurs. Car les deux qu'on y trouvait bénéficiaient désormais d'éditions récentes exemplaires – dont le *Roman d'un inverti-né*, préfacé par Emile Zola (éd. A Rebours, 2005).

Sans qu'il soit déjà l'heure des synthèses, mentionnons l'entreprise de Didier Godard, dont l'*Histoire des sodomites* (H & O, 4 vol. 2001-2005) traite de l'homosexualité masculine « de l'avènement du christianisme à la Révolution française ». Et l'on accueillera comme un signe de vitalité la parution en français d'*Une histoire de l'homosexualité*, collectif dirigé par Robert Aldrich, quelques mois après sa publication chez Thames & Hudson.

Professeur d'histoire européenne à l'université de Sydney, Aldrich s'est entouré d'historiens, de philosophes et d'historiens d'art, venus de tous les horizons et plus ou moins spécialisés dans les études gays et lesbiennes, ce qui garantit un pluralisme qui fait le charme de l'ouvrage, clair, accessible et remarquablement illustré – on est souvent admiratif devant la pertinence du contrepoint visuel au propos savant, ce qui n'est pas si commun dans le genre « beaux livres ».

UNE HISTOIRE DE L'HOMOSEXUALITÉ (Gay Life and Culture : A World History)

Traduit de l'anglais par Pierre Saint-Jean et Paul Lepic. Seuil, 384 p., 50 €.

En treize chapitres, le projet est tenu : lire le passé des gays et lesbiennes comme révélateur de constructions et attitudes spécifiques à chaque époque (pratique occasionnelle, circonstancielle ou récurrente, qu'on comprend, excuse ou stigmatise en péché, maladie ou tare incurable) mais aussi proposer un « voyage à travers le temps et les continents de l'homosexualité ».

Aussi retrouve-t-on l'effet de miroir que la fable mythologique permet dans le monde grec ancien, mais aussi des évocations de la « troupe sacrée » des amants thébains, de la figure pédérastique et de la promiscuité des gymnases. Plus tard, le Moyen Age sera le temps du grand écart entre la sévérité envers les sodomites et la tolérance de fait. Si l'époque moderne comme l'ère contemporaine osent la vision synthétique – belles contributions de Michael Sibalis et de Florence Tamagne notamment –, on découvre avec profit le regard de Brett Genny Beemyn sur le cas américain, ainsi que l'étude de Vincenzo Patané sur le Moyen-Orient et l'Afrique du Nord, de l'utopie érotique célébrée par Pierre et Gilles à la répression accrue sous l'influence du fondamentalisme religieux.

Reste que les derniers mots de Gert Hekma, sur le monde gay depuis 1980, abordent sans fard les débats en cours, mesurent les avancées, pointent les paradoxes (la réalité charnelle se réfugie dans l'illusoire virtuel avec chat et messagerie sur Internet) comme les zones d'ombre justifiant le militantisme de certains chercheurs : la domination de l'idéologie hétérosexiste demeure et que l'homophobie, mot barbare qui suppose la haine de soi, ne cède pas. Voilà donc une étape, seulement, collective et lucide, sur un champ qui appelle autant de rigueur que de vigilance au vu de ce qu'il révèle des sociétés humaines. ■

PHILIPPE-JEAN CATINCHI

(1) *Lettres d'un inverti allemand* au docteur Lacassagne, de Georges Apitzsch. Edition établie par Philippe Artières, EPEL (26, rue Madame, 75006 Paris), 128 p., 18 €.

(2) *Nos ancêtres les pervers*. La vie des homosexuels sous le Second Empire, de Pierre Hahn. H & O, « Histoire », 224 p., 19 €.

Laure Murat et la « tribu des hors-genres »

LA LOI DU GENRE Une histoire culturelle du « troisième sexe » de Laure Murat.

Fayard, « Histoire de la pensée », 468 p., 22 €.

Avec le recul, la langue du pouvoir (politique, scientifique, littéraire...) apparaît dans toute son obscurité. On peut en sourire, bien sûr, et s'amuser à repérer, par exemple, la jouissance perverse ou l'hypocrisie voyeuriste dans tel rapport de police, tel traité médical rédigé au XIX^e siècle. Mais il y a surtout beaucoup à en apprendre : dans les interstices de ces paroles, là où le trouble s'empare des dominants, c'est la vérité de notre société qui se donne à lire.

Fidèle à cette leçon de Michel Foucault, et solidaire, aussi, du geste théorique propre aux *gender studies* américaines (Gayle Rubin, Judith Butler), Laure Murat est partie à la recherche d'une figure indistincte et proprement innommable, qui bouscule tous les ordres établis : le « troisième sexe »,

ni masculin ni féminin, ou tout cela à la fois, et qui « oblige les deux autres à se penser ». Pédérastes, tantes et uranistes, lesbiennes, tribades et saphistes, travesti(e)s et autres transsexuel(le)s : la « tribu des « hors-genres » » défie les lois, brouille les frontières et subvertit les identités.

Pourtant, là où Foucault mettait l'accent sur le regard psychiatrique, pour situer en 1870 « l'invention » de l'homosexualité, Murat opère un double déplacement : d'une part, elle intègre les rhétoriques médicales dans une étude plus large, en les confrontant non seulement aux archives de police mais aussi à l'écriture romanesque ; d'autre part, elle montre la « fraternité souterraine » de ces divers discours dès le premier XIX^e siècle.

« Femme en culotte »

Attentive aux « bredouilllements de la langue », l'enquête commence donc en 1835, date à laquelle Théophile Gautier publie *Mademoiselle de Maupin* (« Je suis d'un troisième sexe à part qui n'a pas encore de nom »), et elle s'achève à la Belle Époque, quand le spectre de la « fem-

me en culotte », féministe aux cheveux courts et « bicycliste » émancipée, commence à faire vaciller la bonne société.

Entre-temps, le lecteur aura pu rencontrer les principaux théoriciens du « sexe intermédiaire » : Karl Heinrich Ulrichs et Magnus Hirschfeld, en Allemagne ; Edward Carpenter et Havelock Ellis, en Angleterre. Surtout, on aura pu goûter la saveur d'un essai aussi élégant que sensible, plein de malice également, où le goût de l'archive se mêle à une immense tendresse pour la littérature : qu'elle s'attarde sur une page de Proust, pour noter que l'auteur de la *Recherche* a fait de la voix « l'organe même de l'inversion » ; ou qu'elle décortique un rapport de police daté de 1878, dans lequel il est fait mention de ces hommes « qui n'ont que la forme masculine et qui sont de véritables femmes au moral », l'historienne met au jour un scandale charnel et conceptuel que la grammaire française peine terriblement à articuler.

Pour trouver une description fine du « troisième sexe », le mieux est encore de se tourner vers ses pires ennemis.

Et par exemple vers le docteur Ambroise Tardieu, auteur d'une célèbre *Etude médico-légale sur les attentats aux mœurs*, parue en 1857, et dans laquelle il prétend révéler les attributs physiques qui trahissent la pédérastie : une bouche « de travers » et un pénis « en massue », notamment.

Citant un journal judiciaire, Tardieu livre ce portrait d'un garçon de 21 ans, surnommé « la reine d'Angleterre », et dont le profil est propre à faire trembler les honnêtes gens : « Est-ce bien un homme ? Ses cheveux, séparés sur le milieu de la tête, retombent en boucle sur ses joues comme ceux d'une jeune fille coquette (...). Il a les yeux mourants, la bouche en cœur (...), et quand on l'a arrêté, il avait dans sa poche un pot de vermillon. Il joint les mains d'un air hypocrite et fait des mines qui seraient risibles, si elles n'étaient révoltantes... » ■

JEAN BIRNBAUM

Signalons également la parution d'une *Histoire des transsexuels en France*, de Maxime Foerster (éd. H & O, 192 p., 17 €).

Vers l'égalité des sexes

Toujours annoncée, sans cesse retardée, l'égalité des sexes est l'une des rares perspectives qui continuent de nourrir l'espérance progressiste. Or malgré de multiples avancées et d'indéniables acquis, les discriminations liées au genre demeurent largement inentamées, y compris en Occident : « Si un slogan devait résumer le phénomène de persistance des inégalités entre les sexes, le plus adapté ne serait sans doute pas celui des cigarettes Virginia Slims : "You came a long way, baby" ("T'es revenue de loin, ma petite"), mais plutôt celui du métro londonien : "Mind the gap !" ("Attention à l'écart !") », note ainsi l'historienne Ilana Löwy dans *L'Emprise du genre. Masculinité, féminité, inégalité*, ouvrage qui paraît aux éditions La Dispute (« Le genre du monde », 288 p., 23 €). Croisant sociologie et anthropologie, travaux féministes et études postcoloniales, l'auteur affirme la nécessité de percevoir la domination masculine non pas comme un bloc homogène, mais à la manière d'une « entité hybride, contestée, et, de ce fait, dotée d'une importante capacité de mutation et d'ajustement ».

Un manuel de savoir-vivre écologique de Gilles Clément

La théorie des jardins

Le promeneur parisien peut, en une après-midi, avoir un aperçu de trois jardins élaborés par Gilles Clément : celui du Musée du quai Branly, face à la Seine, la partie la plus innovante du parc Citroën, et, au-delà de l'arche de la Défense, les cimetières de Puteaux et de Neuilly dont les lotissements funéraires sont réaménagés en bosquets de cerisiers et de charmes. Le projet n'est pas encore achevé, mais déjà Gilles Clément est reparti aux antipodes examiner un biotope nouveau, observer des insectes au cœur d'une forêt équatoriale, ou se consacrer à La Vallée, son modeste domaine expérimental dans la Creuse.

L'amateur de jardins a besoin de repères pour suivre les tours et détours du paysagiste. Le gros volume qui sort aujourd'hui, *Gilles Clément, une écologie humaniste* tombe à pic : c'est une sorte de somme sur les diverses activités de ce professionnel à la fois rare et prolifique, admiré, envié et contesté, sans doute le plus inventif de ces deux ou trois dernières décennies.

Le livre, qui condense une biographie, un survol de ses travaux, un résumé de ses théories et un bref manifeste lié à son engagement – *Abécédaire pour une écologie humaniste* – est rédigé à deux voix. On y entend d'abord celle de Gilles Clément. Elle est accompagnée des commentaires de Louisa Jones, Canadienne installée en Provence, dont elle est devenue une spécialiste.

Les quelque 300 pages, reliées de toile verte et augmentées d'un index, permettent de naviguer sur cette œuvre : celle sur papier qui peut prendre des chemins divers – dialogue philosophique, pseudo-roman, journal de bord, livre d'art, fable, essai poétique – comme celle qui est tissée d'herbe et de vent, de fleurs et d'insectes. Ces pages sont accompagnées de très nombreux plans, croquis, dessins et photographies qui ne sont pas de simples illustrations, mais sont là pour donner à voir des réalisations concrètes, expliquer, éclairer, préciser des propos ou des idées. On regrettera donc que la belle mise en page du livre soit gâchée par une impression médiocre qui handicape lourdement les reproductions photographiques.

Aujourd'hui, la place et l'influence de Gilles Clément sont considérables. Il a renouvelé l'art du jardin à la lumière de

la biologie. Ses réalisations sont discutées à l'infini parce qu'il remet en cause la lecture de l'espace et une pratique routinière. Enfin, cet ingénieur horticole qui revendique le titre de jardinier a élaboré une réflexion théorique éparsse, fragmentée, allusive, dispersée au gré de publications parfois confidentielles et d'expositions grand public. *Une écologie humaniste* a le mérite de les réunir de manière plus resserrée et de les mettre en relations avec les travaux pratiques d'où elles sont souvent issues.

Sa théorie du « jardin en mouvement », a été expérimentée, chez lui, dans la Creuse, avant d'être appliquée ailleurs, et notamment sur une portion du parc Citroën, dont il est le coauteur. C'est un plaidoyer pour une approche différente des jardins, basée sur une observation rigoureuse de l'évolution de la flore, saison après saison, année après année, à partir d'une friche agricole. Cette démarche séduisante semble simple. Mais demande, pour être appliquée avec succès, de solides connaissances botaniques.

Les contours de sa seconde contribution théorique, celle du « jardin planétaire », sont beaucoup plus vastes. Gilles Clément compare la planète à un jardin clos où « le brassage planétaire menace chaque jour davantage la diversité spécifique par la mise en concurrence d'espèces d'inégales vitalités, mais induit de nouveaux comportements, de nouveaux paysages, parfois aussi de nouvelles espèces ». La gestion de notre monde globalisé relève désormais d'un « jardinage » écologique extrêmement sophistiqué.

Sa dernière réflexion sur ce qu'il appelle « le tiers paysage », moins généraliste, attire notre attention sur ces immenses « entre-deux », ces friches agricoles ou industrielles, ces territoires (landes, marais, hautes montagnes) abandonnés par l'homme, qui constituent « l'espace d'accueil de la diversité biologique, (...) le réservoir général de la planète, l'espace du futur ».

Toutes ces réflexions irriguent, à des titres divers, les réalisations de Gilles Clément, que l'on retrouve soigneusement détaillées dans ce volume. L'ensemble constituant, au bout du compte, une sorte de manuel du comment faire et du savoir-vivre écologique à l'échelle de la planète. ■

EMMANUEL DE ROUX



GILLES CLÉMENT, UNE ÉCOLOGIE HUMANISTE, de Gilles Clément et Louisa Jones.

Ed. Aubanel, 316 p., 39 €.

Le vin de A à Z. Le dictionnaire amoureux du créateur d'« Apostrophes »

Un Pivot bien frappé

DICTIONNAIRE AMOUREUX DU VIN

De Bernard Pivot.

Plon, 488 p., 23 €.

C'est l'histoire d'un jeune homme de 23 ans qui rêvait de travailler à *L'Equipe*, mais à qui on n'a proposé qu'une place de stagiaire au *Figaro littéraire*. Il se rend à l'entretien, sans illusion. Face à lui, le rédacteur en chef Maurice Noël, géant « aux mains de bûcheron », ami de Claudel.

« Il énuméra une douzaine de noms et de titres (...), auxquels j'opposai un silence de plus en plus honteux. A la fin, ironique, il me demanda s'il m'arrivait de lire. » L'affaire était mal engagée. Sans doute pour ne pas éconduire trop sèchement le jeune journaliste, Noël lui pose quelques questions plus personnelles. Au fil de la discussion, il évoque devant lui son goût pour la gastronomie lyonnaise et – surtout – le beaujolais. C'est là que la chance tourne pour le jeune homme. « Je m'entends dire, du ton le plus naturel du monde, à cet homme physiquement et intellectuellement intimidant, que je ne connaissais pas un quart d'heure auparavant et que je ne reverrais sans doute jamais : "Mes parents ont une petite propriété dans le Beaujolais. Enfin ma mère..." » Ces quelques mots valent sésame : le jeune Bernard Pivot est engagé à l'essai, contre la promesse de faire parvenir un caquillon (petit tonneau) de beaujolais à son nouveau chef. Quelques jours plus tard, la cuvée familiale est reçue avec éloges : ce verdict « avait

valeur d'engagement définitif ». Heureux temps où quelques litres de bon vin vous ouvriraient toutes les portes...

Ce petit miracle, rapporté avec amusement par Bernard Pivot, valait bien un dictionnaire. De A comme « *A la tienne !* » à Z comme Zinc, le journaliste, homme de télévision et membre depuis 2005 de l'académie Goncourt, se livre à l'exercice avec un plaisir communicatif. Fidèle à ses premières amours, il se pose en défenseur du terroir qui l'a vu naître, se faisant l'avocat du beaujolais, ce vin « authentiquement populaire », modeste et joyeux, jusque dans ses excès mercantiles.

Remarquable œcuménisme

Mais par ailleurs, au fil de ces pages, il fait preuve d'un remarquable œcuménisme ; il confie bien, avec une pointe de tristesse, qu'il ne goûte pas tant que ça le vin jaune. Mais pour le reste, c'est un festival : du Pétrus à la Romanée Conti, de Montrachet à Yquem, tous les grands y sont. Dégustateur consciencieux mais pas téméraire (Pivot confesse qu'il a préféré boire un riesling « bouchonné jusqu'à l'os » plutôt que de faire une remarque déshonorante à Helmut Kohl, au risque de nuire aux relations franco-allemandes), l'auteur nous convie à une tournée des caves érudite et passionnée.

Bien entendu, ce dictionnaire amoureux est l'occasion d'un savoureux inventaire des morceaux de bravoure de la littérature bachique. Réjouissant passage obligé, l'auteur salue Blondin, prince des soûlographes, qui disait

« qu'il était empêché d'entrer à l'Académie française par la présence entre son domicile et le Quai Conti de cinq cafés ». Il dépeint un Lamartine inattendu, obsédé par la vente de ses vins, assure que Plinius l'Ancien tenait le millésime 121 avant Jésus-Christ pour « le meilleur de toute l'Antiquité », se demande gravement « quel vin serait le mieux adapté à la pathétique scène du dernier acte » de Hamlet.

Il arrive même que dans ce florilège la littérature se glisse en contrebande : ainsi de l'histoire de ces deux « tonneleurs-gourmets » dégustant un vin fin. L'un trouve au vin un léger goût de cuir, l'autre des nuances de fer. Malaise. Le propriétaire se récrie, proteste, jusqu'à ce qu'il découvre, au fond de son tonneau vide, une clé accrochée à un cordon de cuir, tombée par mégaron. Vaincu, il doit reconnaître la supériorité des deux dégustateurs d'élite. L'auteur cite cette anecdote comme puisée dans *Le Tastevin à travers les âges* de René Mazerot, sans préciser que la scène est en réalité tirée de *Don Quichotte*. De l'éternelle difficulté de contrôler les appellations d'origine...

L'ensemble est à la fois nostalgique et chaleureux, comme toutes les bonnes dégustations. Il y manque juste, par moments, un petit peu d'abandon. Comme s'il se méfiait de lui-même, l'auteur semble parfois « recracher » tous ces petits plaisirs, à la manière des grands professionnels. Comme s'il voulait éviter la griserie qu'ils procurent, ce petit grain de folie qui s'appelle ivresse. ■

JÉRÔME GAUTHERET

En jouant à saute-bouchons

ITINÉRAIRES SPIRITUEUX

de Gérard Oberlé.

Grasset, 272 p., 17 €.

Certains voient la bouteille à moitié vide, d'autres à moitié pleine. Drôle de partition du monde entre indémodables optimistes et irréductibles déprimés. Mais quelle que soit la manière dont on raconte l'histoire, ce qui est vrai, dans les deux cas, c'est qu'il en reste la moitié. Gérard Oberlé, lui, aurait plutôt tendance à la finir à belles lampées. Le raisonnable qui consiste à sagement la reboucher pour de parcimonieuses dégustations futures n'est pas son fort. D'ailleurs, le vin aurait tôt fait de tourner. « *Buvons*, écrit-il, et *louons maintenant les grands buveurs. Le royaume des dieux leur appartient, à ces célestes ivrognes que l'ivresse transfigure.* »

Son *Itinéraire spiritueux* sonne comme un tonitruant hommage à l'internationale des pochetrans, leveurs de coude, bibineurs et picolos. Pas chic par les temps qui courent. En tout cas pas conforme à l'envahissante morale de la

modération. Tant pis. Ou tant mieux plutôt. « *J'entends déjà*, continue-t-il, *les hurlements des camelots de la pédagogie officielle, de l'ignorance gratuite et obligatoire, les sectateurs du "mens sana", les sociopsys à la mords-moi-le-calibristri qui émarquent au râtelier des cellules psychologiques, tous ces dicteurs de la vertu et de la tempérance subventionnés pour assommer le licheur, le fumeur et le trousseur à coups de sermons, de rapports et de menaces.* »

Errances chaloupées

Un pamphlet ? Si l'on veut. Plutôt une sottise (ou les sottis) font avaler cul sec deux ou trois vérités bien frappées. Oberlé est lyrique. C'est normal quand on aime. Il le serait à moins. Mais qu'on n'aille pas croire que son *Itinéraire* est une suite de brèves de comptoir. Avec la délicatesse des grands errances, il nous fait confidents de ses errances chaloupées. « *Le cul des bouteilles m'a servi de lorgnette et le verre à cocktail de kaléidoscope*, explique-t-il. *Disons que ma vision du monde est un peu trouble. Une chance !* » Juste une part de flou dans la sincérité.

On remonte vers l'enfance, passant par la Lorraine. Du schnaps dans le biberon ? A peine haut comme trois boîtes, Gérard trempe sagement ses bretzels dans les chopes de bière. A chacun sa madeleine. La première biture et puis le vin de messe : apprentissage conjoint d'une joie de vivre féroce et d'un doux abandon à la mélancolie. Il émane du texte une absolue tendresse. Une révérence au temps ouverte à l'avancée.

Un dernier pour la route, beaucoup d'autres vont suivre. Gérard Oberlé nous fait du saute-bouchons à travers les années. On change de paysage, de sol, de latitudes. On se surmure de mots, on se saoule d'amitié. Car il nous parle de poètes, de livres, de vieux auteurs latins, d'écrivains familiers. De vigneron savants. De filles plutôt gentilles et de mauvais garçons. On en redemande. Oberlé nous ressert des rasades de rencontres, d'anecdotes, d'érudition sensible, de moments partagés. *In vino veritas*, comme disait Plinius l'Ancien. Boire, lire ou bien écrire : ce qui compte avant tout c'est la sincérité. ■

XAVIER HOUSSIN

Kierkegaard, comme son nom l'indique

Le nom du philosophe Kierkegaard (1813-1855), pour un Danois, sonne de manière champêtre et familière. Ce patronyme que nous trouvons presque étrange, guttural et rocaillieux (à Copenhague, il se prononce à peu de chose près « *kchirkkhôôth...* ») évoque un paysage rural et paisible : près de l'église (Kierke), une petite ferme (gaard). Nom paradoxal pour cet homme qui fut des plus citadins, et ne quitta la capitale danoise que pour de rares séjours à Berlin. On pourrait trouver malgré tout, dans ce nom, une série d'indices. L'Eglise n'a cessé de lui paraître tour à tour attirante et odieuse, trahissant le christianisme en prétendant l'instaurer. La petite ferme évoquerait le bonheur impossible, la vie conjugale abandonnée. Le trajet de l'une à l'autre, interminable et affolant, pédestre et atypique, serait son existence.

Ce nom évoque aussi, évidemment, l'origine paysanne du père, devenu riche commerçant. Parmi les singularités du fils figurent les tourments suscités par une faute ancienne du père, bien que nul ne

sache laquelle exactement. Autre étrangeté fameuse et fondatrice : la rupture de Søren Kierkegaard avec la jeune femme qu'il aime. Pas de mobile apparent pour quitter à jamais cette fiancée parfaite, sauf le projet de lui être ainsi plus fidèle et de préserver son bonheur à elle. On ajoutera l'étudiant que déçoivent Hegel, Schelling et les plus grands de son temps, le chrétien que déchire la faille entre les institutions routinières et la foi qui brûle, le dandy qui parcourt, le jour, à grands pas, les rues de la ville et rédige, la nuit, des masses de traités sous plusieurs pseudonymes : Constantin Constantius, Climacus, Jean du Silence, Hilarius le Relieur, Anticlimacus... Ces auteurs virtuels incarnent des postures intellectuelles ou religieuses distinctes.

Le penseur masqué brouille les pistes en signant aussi, de son nom propre habituel, des textes différents de ceux composés par ses doubles. Kierkegaard est donc, à la fois, comme un pseudonyme parmi d'autres et le nom de celui qui les rassemble tous. Il s'agit d'une stratégie globale et concertée. C'est ce que soutient Vincent Delecroix dans un bel essai, *Singulière*

philosophie. Il y souligne comment le Danois entre dans la philosophie mais pour la défaire du dedans, la dérégler par la littérature et le souci du style, au nom de la singularité de l'existence. Pour suivre le fil, il faut rappeler que Kierkegaard reproche à la philosophie deux choses principales : abolir la foi, faire oublier l'existence. Les deux dans son esprit sont liés : il lutte pour rendre à nouveau perceptible le scandale du dieu fait homme, et ce combat ne fait

CHRONIQUE ROGER-POL DROIT

qu'un, à ses yeux, avec celui contre le règne du concept et les systèmes des philosophes.

Dire que Kierkegaard perturbe littérairement l'ordre philosophique ne signifie pas qu'il importe au pays des idées des dispositifs romanesques ou des ornements littéraires. Ce ne seraient que fioritures et corps étrangers. Sa démarche est plus radicale : suivre des chemins

« littéraires » au cœur même de la philosophie, pour lui faire rejoindre la réalité singulière de l'existence. Le résultat ne sera donc jamais général, universel et abstrait. Il concernera une subjectivité à un moment donné, une réalité singulière. Mais cette singularité, avec son lot de hasards, d'événements particuliers, de détails personnels, finit par devenir accessible et même exemplaire.

C'est ainsi qu'un jeune homme atypique, avec ses histoires de famille, sa névrose et son patronyme à coucher dehors est devenu, en trente volumes, un incomparable éclaircisseur de la modernité. Dire ce qu'il sut apporter n'est pas commode. Le déguiser en « père de l'existentialisme » est insuffisant. Le réduire à n'être que le dernier des chrétiens serait, si l'on peut dire, lui être infidèle. Ce que l'on doit à Kierkegaard de plus personnel et de plus exemplaire tout ensemble, c'est la pratique obstinée d'un chemin d'écriture.

Ce qui compte, dès lors : tâtonnements, ratures, réglages, hésitation et multiple mise au point du style, périple de phrase en phrase où

rien n'est acquis à jamais, où tout se joue à mesure, dans l'à peu près et l'impatience de l'instant. Kierkegaard a trouvé sa voix propre, son timbre et son style, au fil d'un long périple verbal, passant par des détours nécessaires et des ventriloquies obligées. Au terme de ce chemin, quelque chose comme la liberté, peut-être une joie champêtre et familière. Il faudrait alors l'imaginer se tenant aussi loin de l'église que de la petite ferme. Quand on écrit, il arrive que ce soit pour perdre son nom. Et gagner une identité réellement singulière. ■

SINGULIÈRE PHILOSOPHIE Essai sur Kierkegaard de Vincent Delecroix.

Le Félin, « Les marches du temps », 264 p., 18,90 €.

EXERCICE EN CHRISTIANISME de Søren Kierkegaard.

Traduit du danois par Vincent Delecroix. Le Félin, « Les marches du temps », 312 p., 24,90 €.

Trois récits où se mêlent drames intimes et tragédies politiques

Un monde de luttes

UN HOMME EST MORT
de Kris et Etienne Davodeau.

Ed. Futuropolis, 64 p., 15 €.

LE LONG VOYAGE DE LÉNA
de Pierre Christin et André Juillard.

Dargaud, « Long courrier », 56 p., 13,50 €

LE BOUDDHA D'AZUR (Tome 2)
de Cosey.

Dupuis, « Empreinte (s) », 72 p., 13,50 €

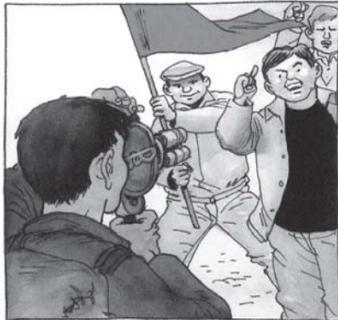
Qui se souvient des grandes grèves de mars-avril 1950 à Brest ? Qu'évoque le nom d'Edouard Mazé ? Kris et Etienne Davodeau ressuscitent dans *Un homme est mort* une des tragédies de l'après-guerre, ces journées de lutte pour la paix en Indochine et contre la misère, quand les protestations des ouvriers affectés à la reconstruction de la ville bretonne détruite par « une pluie de fer de feu d'acier de sang » (Jacques Prévert) se soldèrent par des heurts violents avec la police – un mort et une vingtaine de blessés graves. Pour raviver cette mémoire, les deux auteurs ont exhumé un épisode central de cette geste ouvrière d'où émerge la figure du cinéaste René Vautier.

Surnommé « le fellagha de Camaret », le futur réalisateur d'*Avoir 20 ans dans les Aurès* avait déjà tourné *Afrique 50*, premier film anticolonialiste français qui lui valut des condamnations en France et une médaille au Festival de Varsovie. Avec Ti Zef et Désiré, deux ouvriers brestois, René Vautier est chargé par la CGT de rappeler aux camarades de l'agglomération finistérienne la mort d'Edouard Mazé et de faire vivre la mobilisation ouvrière, à l'aide de sa caméra 16 mm et d'un magnétophone à fil. Vite cassé, ce dernier sera remplacé par les moyens du bord : Ti Zef récitera en direct, avec ses mots et son accent de Brest, le poème d'Eluard dédié au résistant communiste Gabriel Péri, *Un homme est mort*, en changeant ce nom en celui d'Edouard Mazé.

Rage et émotion

C'est l'histoire de ce film-témoignage « qui donne envie de pleurer et qui donne envie de se battre » et qui sera projeté 88 fois, devant des piquets de grève, dans des baraquements et des hameaux, avant de rendre l'âme, que font revivre avec une distance empreinte de rage et d'émotion le récit et les dessins de Kris et Davodeau.

Loin de Brest et de l'après-guerre en Europe, Pierre Christin et André



Images extraites de « Un homme est mort » (éd. Futuropolis).

Juillard s'aventurent, eux, sur le terrain de la géopolitique en décryptant les réseaux du terrorisme et en mettant en scène les derniers tenants d'un idéal postcommuniste en mal de survivance, dans *Le Long Voyage de Léna*. Encore en proie à un drame intime – la mort dans un attentat de son époux diplomate et de leur fils –, Léna-Hélène tisse sa vengeance personnelle tout en servant les intérêts de la paix au Proche-Orient.

Cette double quête lui fait rencontrer d'énigmatiques personnages, de Berlin à Dubaï, d'Odessa à Alep. Avec un luxe de détails, un dessin élégant et des coloris chauds, Christin et Juillard offrent un récit implacable, où l'exotisme nostalgique de la Mitteleuropa et l'art de vivre du Proche-Orient cachent à peine la logique du terrorisme, ses bains de sang et ses catastrophes humaines.

C'est aussi l'entrelacement d'un drame intime et d'une tragédie politique que conte Bernard Cosey dans le second tome de *Bouddha d'azur*. Dans le Tibet occupé par la Chine maoïste, alors que les moines du monastère de Chod qui l'avaient accueilli ont été massacrés ou emprisonnés, le jeune Britannique Gifford tente de retrouver Lhalh, dont il était tombé éperdument amoureux. Sous couvert de romanesque, l'auteur, avec ce trait et ces cadrages qui lui sont spécifiques, souligne le sort fait à la population de Lhasa par l'occupant chinois : menaces, usurpations et atteintes aux droits et libertés civiles et religieuses. En dépit de sa conclusion optimiste, cette charge contre l'oppression donne aussi à ce *Bouddha d'azur* sa valeur de témoignage, contre l'oubli. ■

YVES-MARIE LABÉ

ZOOM

**LE SECRET DE L'ÉTRANGLEUR,**

de Jacques Tardi et Pierre Siniac
En février 1959, alors que la police est en grève pour protester contre la mort de plusieurs de ses membres, diverses personnes se font étrangler après avoir échappé une première fois à leur assassin. Le petit Foncinet, beau-fils du policier Budé et amateur de polars, côtoie sans s'en douter l'auteur de meurtres « par persuasion », un libraire parisien, misanthrope et amateur de magnétisme et d'hypnose. Jacques Tardi a adapté un récit de Pierre Siniac, une histoire dans l'histoire qui

renvoie à un « manuscrit terrifiant », en jouant avec son habileté coutumière de l'atmosphère des quartiers parisiens embrumés et en proposant plusieurs épilogues, plus convaincants les uns que les autres. Les amateurs de la poésie noire de Tardi pourront aussi lire le roman *Le Serrurier volant* de Tonino Benacquista, aux éditions Estuaire, qu'il a illustré. Y.-M. L.

Ed. Casterman, 88 p., 14,95 €.

ENTRACTE, d'André Juillard.

Dessinateur de BD historique avec *Les 7 Vies de l'Épervier* ou *Arno*, de science-fiction avec *Blake et Mortimer*, romancier de l'intime avec *Le Cahier bleu* ou *Après la pluie*, André Juillard relate, dans ce très beau livre, trente ans de carrière résumés en plus d'un millier de dessins à la mine de plomb, au fusain, à l'aquarelle ou aux encres de couleur. Une exposition de plusieurs de ces œuvres a lieu, en parallèle à la publication d'*Entracte*, à la galerie Daniel Maghen, 47 quai des Grands-Augustins (Paris 6) jusqu'au 4 novembre. Y.-M. L.

Ed. Daniel Maghen, 432 p., 55 €.

**HENRI DÉSIRÉ LANDRU,**

de Christophe Chabouté
Landru n'était pas l'assassin des femmes emmenées dans le pavillon de Gambais. Petit escroc minable, planqué pendant la Grande Guerre, il est tombé sous la coupe d'Hélène, et de son amant Paul, une « gueule cassée ». Celui-ci s'est servi d'Henri Désiré Landru comme d'un rabatteur de femmes fortunées, dont il s'adjudageait l'argent et les bijoux mais aussi la peau... afin de procéder à des greffes du visage. Dans une symphonie de dessins en noir et blanc, usant de plans très cinématographiques qui jonglent avec des visages,

des décors intérieurs ou des paysages désolés de la banlieue, Christophe Chabouté livre sa version romancée mais plausible de ce fait divers monstrueux qui aurait été jugé avec la bénédiction de l'Etat. En même temps que cette étonnante défense et illustration de Landru est publiée l'intégrale des quatre premiers récits de Chabouté : *Pleine lune*, *Zoé*, *Sorciers* et *La Bête*, témoignages de la maîtrise graphique et du sens du récit, flamboyant même quand il est intimiste, de leur auteur. Y.-M. L.

Ed. Vents d'ouest, 158 p., 17,99 €.

LA PERDIDA, de Jessica Abel.

Carla, jeune Américano-Mexicaine, décide de partir en quête de ses racines à Mexico. De bars en fêtes, de petits amis en trafics, elle s'immerge dans son nouveau pays, jusqu'à s'y perdre en fréquentant des amis qui n'en sont pas – dealers, beaux parleurs, faux révolutionnaires... Elle tombera, à force de naïveté, dans les rets d'un trafiquant de drogue qui la frappe, et finira par être expulsée. Placée sous les auspices des écrivains de la beat generation, cette BD très dialoguée au graphisme très miniaturiste est due à une jeune Américaine de 36 ans, qui a été couronnée par le Harvey Award de la meilleure série américaine en 2002. Y.-M. L.

Ed. Delcourt, 260 p., 25 €.

FUN HOME, UNE TRAGI-COMÉDIE FAMILIALE, d'Alison Bechdel.

Best-seller aux Etats-Unis où la presse l'a comparé, de manière sans doute excessive, au *Maus* de Spiegelman, *Fun Home*, roman dessiné d'Alison Bechdel, retrace à la première personne le quotidien d'une fille et de son drôle de père, mi-professeur d'anglais mi-empaumeur, dans le funérarium familial, quelque part en Pennsylvanie. Obsessionnel du plumeau et restaurateur infatigable de meubles d'époque, ce père dissimule un secret brûlant que sa mort brutale (suicide ou accident ?) révèle à sa fille. Il aimait les garçons, elle aime les filles. « On peut dire que la fin de mon père fut mon commencement, ou plus précisément que la fin de son mensonge coïncida avec le commencement de ma vérité », écrit Alison Bechdel dans ce récit autobiographique. Ch. G.

Denoël Graphique, 236 p., 20 €.

Les éditions Le Lombard fêtent leurs 60 ans
« La BD est encore jeune »

Les éditions Le Lombard ont été créées en 1946 pour lancer le journal *Tintin*, créé par Raymond Leblanc et Hergé, alors directeur artistique. Le Lombard a survécu à la disparition de l'hebdomadaire ; l'éditeur a publié depuis sa naissance quelque 800 titres et vend en moyenne 2,5 millions d'albums par an, soit environ 120 millions au total. Une fondation Raymond-Leblanc a été inaugurée à Bruxelles, le 26 septembre, dans l'immeuble du Lombard, pour cet anniversaire. Scénariste de BD (*Blake et Mortimer*, *La Vengeance du comte Skarbak*) et directeur éditorial du Lombard, Yves Sente livre sa vision de la BD.

Vous lancez de nouvelles collections. Pourquoi ?

Le Lombard lance effectivement une nouvelle collection d'heroïc fantasy, « Portail », après « 3^e vague », « Signé », « Polyptyque », « Millésimes », etc. On n'invente pas de nouveau genre depuis une trentaine d'années : *Thorgal*, c'est déjà de l'heroïc fantasy. « Portail » est née de rencontres avec des auteurs comme Jean-Luc Sala ou De Vita. Je me fiche de l'on dise que nous arrivons dans ce domaine après d'autres. Nous ambitionnons d'être une référence d'ici cinq à six ans. Celui qui n'est pas patient est malheureux. Notre chance, au Lombard, c'est

d'avoir un fonds : *Thorgal*, par exemple « tourne » à 300 000 exemplaires par an. La rigueur de nos précédents nous permet de prendre ces risques.

Quelle analyse faites-vous du secteur de la BD ?

Beaucoup d'acteurs de l'édition se sont mis à la BD, attirés par les bons chiffres du secteur. Mais il y a beaucoup de choses inintéressantes. Il ne peut pas y avoir 3 000 génies dans les 3 000 BD publiées par an ! Pour des dessinateurs très talentueux comme Larcenet ou Sfar, on nous en vante d'autres, qui ne savent pas dessiner, et dont on nous dit qu'ils révolutionnent le graphisme... Mais le vrai problème, ce sont les scénaristes. Une BD, c'est un livre, avec une histoire. Si celle-ci est forte, le graphisme devient presque secondaire. Comme il y a moins de bons scénaristes que de bons dessinateurs, on trouve des scénaristes qui travaillent sur huit ou dix séries. Or, à ce rythme, on ne peut pas toujours être bon.

La bande dessinée est-elle un genre enfin reconnu ?

C'est un genre littéraire encore jeune. En BD, la plupart des auteurs classiques sont encore vivants. Soixante ans pour une maison d'édition, c'est peu : j'ai l'habitude de dire que c'est un bon début ! ■

PROPOS RECUEILLIS PAR Y.-M. L.

Deux « biographies » de l'héroïne principale des aventures de Tintin
Bianca Castafiore, diva ou castrat ?**BIANCA CASTAFIORE, LA DIVA DU VINGTIÈME SIÈCLE**
de Mireille Moons.

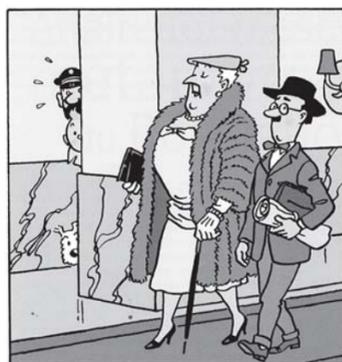
éd. Moulinsart, 128 p., 18 €.

LA CASTAFIORE, BIOGRAPHIE NON AUTORISÉE
d'Albert Algoud.

éd. Chifflet et cie, 142 p., 10 €.

Depuis *Les Bijoux de la Castafiore*, la diva arbore une coiffure dite « Caravelle », conçue en 1958 pour rehausser les robes trapèzes de Christian Dior. Hergé l'a copiée dans le magazine *Coiffures de Paris*. Quand elle chante à la cour de Syldavie, dans *Le Sceptre d'Ottokar* (1938) – album qui l'introduit dans l'univers de Tintin –, Bianca Castafiore porte un diadème russe dit « kokoshnik » (« crête de coq »).

Tous ces détails, qu'il s'agisse de robes, de chaussures ou de colifichets, font la richesse de l'ouvrage que la journaliste Mireille Moons consacre au Rosignol milanais. En puisant dans les archives de Hergé, dans les magazines des années 1930 à 1960 (*Marie-Claire*, *Vingtème Madame*, *Album du Figaro*, *Modes de Paris*...) et bien sûr dans les albums, Mireille Moons montre que la Castafiore est, certes, une « extraordinaire emmerdeuse », c'est-à-dire « une



La diva et son pianiste, Igor Wagner. Éd. MOULINSART

femme à part entière qui assume le risque de ne pas plaire », mais qu'elle est aussi une amie fidèle et courageuse.

Sa fidélité s'exerce à l'égard des « trois vieux garçons » que sont Tintin, Archibald Haddock et Tryphon Tournesol, avec lesquels elle entretient un « équilibre déséquilibré ». Son courage est attesté, dans *L'Affaire Tournesol*, par la manière dont elle sauve Tintin et Haddock. En plus du monde de l'opéra et des modèles de Maria Callas et Renata Tebaldi, l'auteure décrypte avec un joli brin de plume la façon dont Hergé mit en parallèle l'évolution de la vie féminine au XX^e siècle, à travers Bianca – son hysté-

rie de diva et ses générosités de femme – et d'autres sujets féminins désignés (l'élégante M^{me} Clairmont, la soubrette Irma) ou esquissés, comme ces femmes apparaissant dans *Tintin au Tibet*, tandis que le « père » du reporter traverse une crise d'angoisse due à l'amour culpabilisant qu'il éprouve pour Fanny, qui deviendra sa seconde épouse.

Et si la Castafiore n'était pas une diva mais un castrat ? C'est la thèse qu'Albert Algoud défend en s'aidant à la fois de documents véridiques ou inventés mais toujours pertinents et en mélangeant avec jubilation des personnages réels (Hergé, Warhol, Basquiat, Visconti, Jacobs...) et ceux des albums.

Né en 1892 à Naples, le jeune chanteur Fiorentino Casta aurait accepté d'être castrat pour sauver son père, miroitier, de la faillite et poursuivre une carrière de diva. Il-Elle aurait ensuite croisé Hergé à Bruxelles, lui aurait révélé sa véritable identité sexuelle (c'est le « secret de la Licorne ») avant de rencontrer Lawrence d'Arabie, de s'éprendre du roi Fayçal et d'entrer en Résistance au côté de Nestor. La cantatrice serait ensuite devenue mère supérieure de couvent et animatrice du magazine *Lied glacial*... Un destin drôlesse que la vivacité d'écriture d'Albert Algoud et sa connaissance parfaite de l'univers tintinesque rendent presque crédible. ■

Y.-M. L.

Les tomes I et V du « Journal » de Jacques Brenner paraissent en pleine saison des prix littéraires

La vérité des prix

Les 750 pages du tome V du *Journal* de Jacques Brenner (1922-2001) sont un événement. Pour la première fois, on peut suivre, en direct, vues par l'un des protagonistes, des manœuvres éditoriales généralement tenues secrètes. Mais ce livre, tout autant qu'une occasion de découvrir les dessous des grands prix littéraires attribués chaque automne, est un tableau, à la fois pathétique et repoussant, de la misère intellectuelle du milieu littéraire français contemporain.

Ce volume couvre les années 1980-1993 – ensuite Brenner interrompt son *Journal*. Bien sûr, on y apprend, par un homme qui le vivait, avec amertume, de l'intérieur, ce que des journalistes, comme les éditeurs exclus du système des prix, répètent depuis des années, en étant toujours démentis. Pour s'attacher des jurés, nommés à vie, certains éditeurs ont mis en place tout un réseau de compromissions : à-valoir excessifs, préfaces très bien payées, salaires pour un travail plus ou moins fictif, rééditions de livres oubliés, promesses diverses (comme publier le président du Goncourt, en 1983, Hervé Bazin, dans la prestigieuse « Pléiade » de Gallimard – cela n'a pas eu lieu). Et même mise sous contrat de conjoints, si nécessaire. Par exemple, note Brenner le 15 avril 1985, « pour remercier Robbe-Grillet d'avoir fait obtenir le Médicis à BHL [en 1984], on publiera un mauvais érotique de sa femme », chez Grasset.

JOURNAL, tomes I et V de Jacques Brenner.

Ed. Pauvert, 792 p. et 760 p., 35 € chacun.

S'y ajoutent des arrangements entre éditeurs « possédant » des jurés, du genre : tu me prêtes tes voix au Goncourt et je te donne les miennes au Renaudot... Anecdote du 6 novembre 1989 : « *Déjeuner avec Berger* », directeur littéraire chez Grasset. « Il m'explique la stratégie qu'il a imaginée pour faire obtenir le Goncourt à Vautrin [il l'a obtenu]. En fait il a passé un accord avec Gardel [juré Renaudot, lié au Seuil]. Celui-ci lui a promis les voix du Seuil à condition que pour le Renaudot les jurés Grasset votent pour Philippe Doumenc [auteur Seuil]. »

Mais, pour éviter, à juste titre, qu'on occulte toutes ces années de la pitoyable existence de Brenner en cherchant seulement les révélations, Claude Durand, PDG de Fayard – et de Pauvert, qui publie ce *Journal* – a lui-même rédigé les notes, souvent pertinentes (et, lorsqu'il est concerné, à son avantage), quelquefois fautives.

Mais, pour éviter, à juste titre, qu'on occulte toutes ces années de la pitoyable existence de Brenner en cherchant seulement les révélations, Claude Durand, PDG de Fayard – et de Pauvert, qui publie ce *Journal* – a lui-même rédigé les notes, souvent pertinentes (et, lorsqu'il est concerné, à son avantage), quelquefois fautives.

Une vie sinistre

Il faut donc lire ce compte rendu minutieux d'une vie sinistre dans ce qu'on ose à peine nommer la vie littéraire française. Ce n'est pas ennuyeux, mais asphyxiant. Si l'on peut regretter l'absence d'un index des noms, c'est parce qu'il aurait permis de voir d'emblée à quel point les romanciers et critiques passant pour être au-dessus de la mêlée – notamment Angelo Rinaldi et certains collaborateurs du *Figaro littéraire* de l'époque – sont présents dans le milieu décrit par Brenner. Au contraire, ceux que ces supposés purs ont désignés comme manipulateurs – dont les collaborateurs du « Monde des livres » de l'époque – en sont absents.

Comme un point d'orgue au destin contraire qui fut le sien, voilà que Jacques Meynard, devenu Brenner, plutôt ignoré de son vivant, fait soudain sensa-



Le jury du prix Goncourt au restaurant Drouant en 1978. MARTINE FRANCK/MAGNUM PHOTOS

tion avec ce *Journal* posthume, dont on découvre en même temps le début et la fin. Et on aurait tort d'ignorer le tome I (1940-1949), titré *Du côté de chez Gide*, pour se concentrer sur le V, titré *La Cuisine des prix*, où Brenner, salarié de Grasset, puis membre du jury Renaudot (à partir de 1986), est aux premières loges pour assister aux manœuvres et y participer lui-même tout en se disant « dégoûté ».

La vie triste qui sera la sienne s'ouvre sur les états d'âme d'un garçon qui n'a pas encore 18 ans quand commence ce *Journal*, en mai 1940 (il a détruit les cahiers précédents) et a 27 ans quand il se termine. Il est à Rouen, d'abord lycéen, puis étudiant.

C'est un jeune homme boulimique de lecture. Surtout des romans, tant classiques que contemporains. Il place Gide au sommet de tout, sans pour autant manquer de curiosité pour les parutions nouvelles. Passionné de théâtre, il joue et met en scène, avec le groupe qu'il a créé, les Etudiants associés.

Le récit de cette décennie est très instructif. Le jeune Meynard déteste la guerre, méprise Pétain, mais ne songe pas à réellement prendre parti. On a à peine le sentiment qu'il vit dans un pays occupé. Quand on bombarde Rouen, il le note, sans commentaire. Le Débarquement du 6 juin 1944 occupe deux lignes. Il est ému par un discours de De Gaulle, et, tout en craignant les excès de l'épuration, affirme, en 1945 : « Je n'admets pas qu'on puisse croire qu'on a des excuses d'avoir suivi Pétain. » L'ouverture des camps de concentration ? Le retour des déportés ? Silence.

Que désire-t-il ? Eviter le STO. Que la guerre finisse au plus vite. Etre écrivain et avoir une vie sentimentale avec les garçons qui le séduisent. Après des contacts avec Paulhan, et plusieurs refus de manuscrits, il est publié, en 1948, aux Editions de Minuit (*Les Portes de la vie*, une trilogie). Même si ce coup d'essai fait peu de bruit, il fait désormais partie du milieu littéraire.

On le retrouve en 1980 – on saura plus tard ce qui s'est passé entre-temps –, auteur d'une vingtaine de livres ne lui ayant assuré ni succès public ni véritable reconnaissance. Il est pauvre, a encore quelques amants, mais l'amour n'est pas au rendez-vous. Sauf celui de son chien. Le cocker Olaf meurt dans les premières pages (longue description de l'agonie et du deuil). Lui succédera Falco, un griffon, qui mourra lui aussi, en 1993.

Il est payé, modestement, par Grasset, pour faire le premier tri des manuscrits. Il se sent vieux avant l'âge. Si l'on excepte quelques-uns de ses cadets, en particulier Patrick Besson, il fréquente des hommes aussi prisonniers que lui, au quotidien, d'un système dont l'un des grands ordonnateurs est Yves Berger (1931-2004), qui, avec sa faconde et son accent méditerranéen, ne recule ni devant la brutalité ni devant le double discours. Ainsi, en 1984, il promet le prix Valéry-Larbaud à la fois à Brenner et à René-Jean Clot. Certains jours, on prend ses manigances avec humour. Mais, parfois, l'humiliation est violente. Pourtant on se tait, car, avoue Brenner, qui pense ne plus avoir les moyens de se révolter, « la sécurité avant la dignité ! ».

C'est alors à son seul *Journal* qu'il confie ses désagréments de juré Renaudot aux prises avec des « stratégies éditoriales » sordides. Il ne défend plus que son chien (auquel il fait une vie meilleure que la sienne), se battant contre l'interdiction, par le gouvernement socialiste, des chiens dans le jardin des Tuileries. En 1985, il écrit un pamphlet *Une humeur de chien* (on aurait pu titrer ainsi le *Journal*). Mais a-t-il encore des passions, de la curiosité ? Il lit certains livres, mineurs, de ses contemporains. Ecoute-t-il de la musique (il a pourtant publié, en 1962, un *Mozart vivant*) ? Va-t-il au musée ? On l'ignore, il se montre seulement replié sur sa déploration, se condamnant lui-même : « Les ennemis des jurys ont bien raison quand ils parlent de magouilles et je donnerais ma démission du Renaudot si je n'en retirais moi-même quelques bénéfices. » (16 octobre 1993). Il faut lire Brenner. Mais il est conseillé, ensuite, de sortir prendre l'air... ■

Jo. S.

JOSYANE SAVIGNEAU

1988 : Grasset et le « grain de sable »

Le 14 novembre 1988, le prix Goncourt est attribué à Erik Orsenna, pour *L'Exposition coloniale* (Seuil), au sixième tour de scrutin, par 5 voix contre 4 à Bernard-Henri Lévy pour *Les Derniers jours de Charles Baudelaire* (Grasset) et 1 à François-Olivier Rousseau pour *La Gare de Wannsee* (Grasset). Un résultat assez étonnant, le lauréat de l'année précédente, Tahar Ben Jelloun, étant lui aussi un auteur du Seuil. En outre, les rumeurs qui accompagnent toujours les manœuvres éditoriales de l'automne promettaient le Goncourt à Bernard-Henri Lévy, qui l'avait manqué en 1984 pour son premier roman, *Le Diable en tête* (Grasset) – il avait obtenu le prix Médicis.

Ainsi, le Goncourt 1984 était allé aux éditions de Minuit (Duras), le 1985 à Gallimard (Yann Queffélec), le 1986 à Grasset (Michel Host), le 1987 au Seuil (Tahar Ben Jelloun). On aurait pu imaginer le Seuil hors course pour 1988.

Avant de lire Jacques Brenner, on connaissait déjà le nom du « grain de sable » qui avait enrayé la machine soigneusement mise au point par Yves Berger, habile faiseur de prix. André Stil (1921-2004), auteur d'une quarantaine de livres dont seuls quelques-uns avaient eu du succès – proche d'Aragon, membre du comité central du PCF jusqu'en 1970 –, devait, comme Jacques Brenner, beaucoup à Grasset. Entré au jury Goncourt en 1977, la même année que François Nourissier, il était donc, en principe, un juré fidèle, soucieux de préserver, comme le dit Brenner pour lui-même, sa sécurité matérielle.

Acte de résistance

A la fin de sa vie, Stil évoquait volontiers le Goncourt 1988. C'était son acte de résistance, la vieillesse venue. Le communiste qu'il était ne pouvait pas se rallier à Bernard-Henri Lévy sans se

renier. Il avait donc voté pour François-Olivier Rousseau, autre auteur Grasset.

Toutefois, cette année-là, 1988, Grasset a obtenu le prix Médicis pour Christiane Rochefort et l'Interallié pour Bernard-Henri Lévy.

On trouve des détails de tout cela dans le tome V du *Journal* de Jacques Brenner – toujours sans commentaire, sans interprétation, comme s'il était simplement perplexe et accablé par l'information ou la rumeur qu'il rapporte. Déjà en 1984, on se demandait, dit-il, où étaient allées les voix de François Nourissier, d'Hervé Bazin, d'André Stil, tout comme d'Emmanuel Roblès, que Grasset « venait de mettre sous contrat pour son théâtre », et de Robert Sabatier, dont Grasset « publie les œuvres de l'épouse ». Le résultat avait été le suivant : 6 voix pour Marguerite Duras, 3 pour Bertrand Poirot-Delpech et 1 pour Bernard-Henri Lévy (Edmonde Charles-Roux).

Cette défaite n'aurait pas dû se repro-

duire en 1988. Dès le 10 août Yves Berger avait annoncé à Brenner qu'il se battrait pour Bernard-Henri Lévy. Mais, malgré le Goncourt de Ben Jelloun, Orsenna demeurait une menace. Aussi Berger voulait-il tenter de lui faire obtenir le Renaudot, pour le dégager du Goncourt (cependant, Gallimard avait aussi un candidat au Renaudot, René Depestre, qui l'a obtenu). En outre, sans doute pour désamorcer les contre-manœuvres d'ennemi de Bernard-Henri Lévy, le même Berger s'était mis à faire croire qu'il allait jouer en faveur de François-Olivier Rousseau, autre auteur Grasset...

Jacques Brenner, qui, souvent, rythme ses propos par « mon moral est au plus bas », ne parvenait même pas à se réjouir de voir que les manœuvres les plus sûres peuvent échouer, parce que les individus, malgré tout, existent. C'est pourtant assez réjouissant. Cela s'appelle les surprises de la vie. ■

Claude Durand, éditeur « en rébellion »

Dans deux « notes » publiées en introduction des volumes I et V du *Journal* de Jacques Brenner, Claude Durand, PDG de Fayard, explique les raisons pour lesquelles il a décidé de publier ce qu'il qualifie de « source irremplaçable sur la vie littéraire en France dans la seconde moitié du XX^e siècle ». A sa mort, Jacques Brenner avait laissé une trentaine de cahiers représentant quatre mille pages imprimées. Son neveu et héritier en remit par priorité copie aux éditions Grasset, où son oncle avait fini sa carrière. « Après un délai assez long, ajoute Claude Durand, il lança par voie de presse un appel aux éditeurs intéressés à prendre connaissance de cette œuvre en vue de sa publication. C'est ainsi que j'entraî en 2004 en possession de ce *Journal*. »

Parmi les raisons qui ont poussé Claude Durand à publier ce *Journal*, il en est une, personnelle, qui tient au fait

qu'en 1980, à peine nommé à la tête de Fayard, il avait refusé à Jacques Brenner un ouvrage sur la vie littéraire en France d'avant-guerre à nos jours, dont Grasset n'avait pas voulu. Selon Durand, les raisons du refus de Grasset « se résument à une seule : dans sa probité ingénue, Brenner ne parlait pas, ou parlait trop peu, ou parlait mal, dans ses ouvrages, d'auteurs – en particulier d'autres membres de jurys ou de critiques influents – qu'un éditeur de littérature n'a pas trop intérêt à indisposer ». Pour sa part, il avait refusé le projet de Brenner parce que, écrit-il, « j'étais trop affairé à restaurer la vieille maison qu'on m'avait confiée et à la soustraire aux dépendances obscures qui la liaient à sa puissante voisine [Grasset] pour songer à ouvrir un nouveau front ». Estimant avoir ainsi commis une « injustice » vis-à-vis de Brenner, Claude Durand aurait donc souhaité la publication posthume de son *Journal*.

Et puis, nous a-t-il expliqué mardi 31 octobre, il y aurait une autre raison tenant à « son sentiment de rébellion vis-à-vis du système des prix tel qu'il fonctionne en ce moment ». Admettant que la publication de ces deux volumes à la veille de l'attribution des prix Goncourt et Renaudot – le 6 novembre – n'a rien de fortuit, Claude Durand ajoute qu'il « a tendance à penser que le système que décrit Jacques Brenner dans ses cahiers continue aujourd'hui. Je le vois à certains signes, à certains symptômes, à certains transferts d'une maison d'édition à une autre, à la persistance d'un véritable système de troc, qui fait, par exemple, que deux éditeurs vont s'échanger un prix contre un autre ».

Pour autant, il affirme que la publication quasiment le même jour du *Journal* de Jacques Brenner et de celui de Madeleine Chapsal – lui aussi chez Fayard – n'est qu'une « coïncidence ». « Relisez ce

qu'a pu écrire Françoise Giroud ou ce qu'a pu déclarer Marie Susini à propos de certains choix de Dominique Aury, vous verrez alors que ce que décrit Madeleine Chapsal n'est en rien nouveau. »

« Je ne me fais aucune illusion »

A la question de savoir s'il n'y a pas quelque chose d'étonnant à voir un éditeur du groupe Hachette publier un livre somme toute assez critique sur les méthodes passées d'un autre éditeur du même groupe, Claude Durand convient que son attitude pourrait être prise pour de la « malveillance », alors qu'il « n'en est rien ». Il ajoute « s'entendre très bien » avec l'actuel PDG de Grasset, Olivier Nora (1). Ce dernier nous a cependant fait savoir qu'il avait demandé il y a quelques semaines à son « confrère » de lui faire parvenir son édition, mais que ce dernier « n'avait pas jugé bon de lui faire tenir avant publication »...

Lorsqu'on demande à Claude Durand s'il conviendrait de réformer le système actuel, il hésite, se contentant dans un premier temps de souligner toute la complexité du problème. Et puis finalement il se décide : « Je suis intéressé par le National Book Award, et plus généralement par les prix anglo-saxons, avec leur système de jurys tournants. »

Au total, pense-t-il que la publication de ce *Journal* aura un quelconque effet sur le système actuel des prix ? « Ça ne changera rien. Je ne me fais aucune illusion. Les épousent les mêmes défauts que les anciens. Dès qu'on dispose d'une petite parcelle de pouvoir, on s'y accroche. » ■

FRANCK NOUCHI

(1) Claude Durand préface « L'Erreur de l'Occident » d'Alexandre Soljenitsyne à paraître dans « Les Cahiers rouges » (Grasset, 126 p., 7,10 €.)

Les travers d'un système dans lequel certains sont plus égaux que d'autres Une machinerie bien huilée

Le sujet est miné et l'antienne connue depuis longtemps. C'est devenu aujourd'hui monnaie courante de critiquer les jurés des prix littéraires et de les accuser de partialité. En 2005, il y avait eu une première alerte. Le service central de prévention de la corruption (SCPC), qui dépend du ministère de la justice, avait, dans un chapitre de son rapport d'activité 2004 intitulé « Des lettres ou des chiffres ? », pointé « les risques de conflits d'intérêts dans les prix littéraires. » « Il est difficile de faire la part des choses entre les membres des jurys, généralement tous auteurs d'œuvres littéraires, et les maisons qui les éditent », écrivait le rapporteur. « Les conditions dans lesquelles sont recrutés voire cooptés les jurés souvent désignés à vie, sont peu claires, ce qui les rend a priori suspects », poursuivait-il.

A ce constat viennent aujourd'hui s'ajouter les preuves historiques. La publication du *Journal* de Jacques Brenner (1922-2001), romancier, critique littéraire, salarié de Grasset et juré du prix Renaudot de 1986 à sa mort, constitue un témoignage de première main sur les pratiques du milieu littéraire.

« Au premier tour, tu votes selon ton cœur, au deuxième, tu votes pour ton éditeur », rapporte Jacques Brenner à la date du 12 novembre 1983. La formule, assassine, est d'Yves Berger, directeur littéraire de Grasset de 1960 à 2003. A ce titre, il a été dans l'ombre, le faiseur de rois des lettres françaises, du début des années 1980 à son décès.

Alors que tout le monde sait, pourquoi personne ne parle ? Cert art du non-dit – du « off » journalistique – pratiqué par les principaux acteurs, éditeurs, auteurs, critiques ou jurés, s'explique de différentes manières. Une évidence, tout d'abord : le système des prix en France – on en recense près de 2 000 – fait vendre et il serait stupide, affirment ses défenseurs, de tuer la poule aux œufs d'or. Parmi eux, les « grands » décernés à l'automne – Goncourt, Renaudot, Femina, Médicis, Interallié – auxquels il faudrait ajouter le prix de l'Académie française, continuent de se tailler la part du lion. Mais d'autres prix, plus récents, souvent décernés par des jurés de lecteurs (Livre Inter, Goncourt des lycéens, etc.) commencent eux aussi à avoir un véritable impact sur les ventes.

Derrière ces motivations économiques, dont la pression s'est nettement renforcée au cours des années 1980, se cache l'idée plus générale que le système actuel, loin d'être parfait, a au moins le mérite de fonctionner et qu'il serait très difficilement réformable.

Au vu des statistiques, il est clair que certains éditeurs sont plus égaux que d'autres dans la répartition des récompenses. Depuis la création du Goncourt en 1903, Gallimard l'a emporté 34 fois, Grasset 17, Albin Michel 11, le Seuil 5.

Si l'on ne retient que la période de 1980 à aujourd'hui, Grasset et Gallimard (en incluant les filiales Denoël et Mercure de France pour cette dernière) font figure de championnes : elles ont

« Au premier tour, tu votes selon ton cœur, au deuxième, tu votes pour ton éditeur »
La formule est d'Yves Berger, directeur littéraire de Grasset de 1960 à 2003

été respectivement récompensées 41 et 37 fois par l'un des cinq principaux prix (hors littérature étrangère et essais). Viennent ensuite le Seuil et Albin Michel (17 et 8 récompenses). Les « miettes » se répartissent entre les 350 autres éditeurs, parmi lesquels Minuit (7 prix, dont 3 Goncourt), Flammarion (3 prix), Fayard (3), L'Olivier, filiale du Seuil (3), POL, qui dépend de Gallimard (3), Stock (2), Calmann-Lévy (2) et Robert Laffont (1). Certaines maisons sont totalement absentes des palmarès : la quasi-totalité des maisons du groupe Editis (Plon, Belfond, Julliard) mais aussi José Corti, Verdier, Le Dilettante, etc.

Autre aspect, moins connu car moins voyant, dans les mécanismes d'attribution des prix : la distribution des livres. Ainsi, lorsque Minuit, L'Olivier, Philippe Rey ou Phébus obtiennent un prix, cela profite au Seuil, via leur distributeur Volumen. Celui-ci touche alors 6 % à 8 % du prix de vente de l'ouvrage primé. Si c'est Actes Sud (*Le Soleil des Scorta*, de Laurent Gaudé, Goncourt 2004,

ou *Lignes de faille*, de Nancy Huston, Femina 2006) ou encore l'éditrice Viviane Hamy (en lice pour le Goncourt 2006 avec *Ouest*, de François Vallejo) qui sont récompensés, le bénéfice de la distribution revient à Flammarion. Pour les prix attribués à POL ou à Sabine Wespieser (Femina étranger 2006), c'est Gallimard – via la Sodis, sa filiale de distribution – qui touche les dividendes.

Certains prix littéraires ont en outre une couleur maison. Le jury du Femina est à dominante Gallimard. Sur 27 prix décernés en littérature française depuis 1980, Gallimard a été récompensé 8 fois. Si on y ajoute les deux prix attribués au Mercure de France et les trois à POL, cela fait en moyenne un prix tous les deux ans. Le Seuil tire aussi son épingle du jeu avec 7 distinctions (en incluant les 2 Femina de L'Olivier). Grasset n'a en revanche pas eu un seul Femina depuis *La neige brûle*, de Régis Debray en 1977. La maison de la rue des Saints-Pères se rattrape avec les prix Médicis et Interallié (respectivement 14 et 12 récompenses depuis 1980).

Cette arithmétique simple cache des stratégies plus complexes, certains éditeurs, avec l'aide de jurés « amis », allant parfois jusqu'à mettre en œuvre un véritable système de troc (à toi le Goncourt, à moi le Renaudot).

Vu de l'étranger, la France fait plutôt figure d'exception, même si le Japon, l'Espagne et, dans une moindre mesure, l'Italie connaissent des pratiques peu ou prou similaires (*lire ci-contre*).

Alors, que faire pour limiter les conflits d'intérêts et les nombreux oublis et fausses notes qui ont entaché les palmarès depuis leur création ? Un seul exemple : en 1932, Guy Mazeline, pour *Les Loups*, fut préféré par les jurés du Goncourt au *Voyage au bout de la nuit* de Céline, qui obtint le Renaudot. L'avenir dira si les prix décernés par des panels de lecteurs sont irréprochables. Rien, aujourd'hui, ne permet de l'affirmer. Parmi les pistes évoquées, l'une des plus délicates à mettre en œuvre serait d'assurer l'anonymat des jurés. Plus réaliste apparaît en revanche la mise en place de jurys tournants. Entre autres avantages, cela permettrait de diminuer la moyenne d'âge des jurés des principaux prix. ■

ALAIN BEUVE-MÉRY

Regards étrangers sur une exception française

La cuisine des prix : voilà bien une spécialité gastronomique que les étrangers ne nous envient guère. En Grande-Bretagne, aux Etats-Unis, les plus hautes récompenses littéraires – le Booker Prize, le National Book Award – ne sont certes pas exemptes de défauts, mais leur système de jurys tournants leur garantit une forme d'indépendance qui, globalement, semble donner satisfaction.

« Le fait que le jury du Booker change chaque année est capital, explique Peter Ayrton, le patron de la petite maison anglaise Serpent's Tail. On ne connaît qu'au printemps le nom du président qui choisira ses jurés. Parmi ceux-ci, il peut y avoir un écrivain (qui ne publie rien cette année-là), un critique, un metteur en scène, et même, c'est arrivé, un homme politique. Dire que les jurés n'y connaissent rien parce qu'il n'ont pas trente ans de prix derrière eux, c'est faire preuve de snobisme culturel. On peut discuter les choix, les aimer ou pas, mais c'est comme pour le Nobel... » M. Ayrton insiste aussi sur l'aspect « démocratique » du Booker. « Les petites maisons ont vraiment leur chance. C'est très différent de la situation française, où les prix sont trustés par quelques-uns. L'impact du prix varie entre 50 000 et 2 millions d'exemplaires, mais l'indépendance des jurys, elle, me semble constante. Si on rencontre un juré dans un cocktail, on ne lui parle jamais du prix. C'est une espèce de pudeur britannique. D'ailleurs ce serait contre-productif. »

Autres différences fondamentales avec la France : les jurés du Booker sont rémunérés, ce qui peut aussi expliquer que les « tentations annexes » soient moindres. Par ailleurs, une fois la *short list* établie, les éditeurs sélectionnés, de même que l'éditeur gagnant, doivent « participer financièrement aux frais de publicité ».

Aux Etats-Unis, comme en Angleterre, le National Book Award (NBA) – plus littéraire que le prix Pulitzer – est, comme le Booker, doté d'un jury tournant. « Il y a dans ce pays une tradition d'indépendance des jurys qui ne sont pas ouverts aux pressions. We don't do that ! », explique Jonathan Galassi, qui dirige la prestigieuse maison new-yorkaise Farrar Straus et Giroux. « Je ne sais pas si un auteur Farrar a siégé récemment parmi les jurés, mais jamais je n'aurais abordé ce thème avec lui. »

Anglais et Américains se retrouvent pour souligner le côté imprévisible des choix, dû précisément au fait que les critères changent avec les jurys. Pour Peter Ayrton, cela n'est pas un inconvénient : « Une année, ils couronneront Banville ou Kelman, le meilleur de la littérature, une autre, un roman plus com-

mercial, mais jamais un mauvais livre. » Jonathan Galassi y verrait, lui, plutôt, un certain manque de « cohérence » quand peuvent être récompensés alternativement « un petit roman » et « un auteur ayant derrière lui l'œuvre d'une vie ». « Il y a moins de stabilité qu'en France, dit-il. Par ailleurs, le NBA ne fait pas nécessairement vendre : il stimule les ventes, mais n'est pas une garantie comme le Goncourt. Quoi qu'il en soit, c'est un bon prix et une reconnaissance décisive pour les écrivains. »

Ce que les Anglo-Saxons saluent, en revanche, c'est la « visibilité » des prix français. En Angleterre, la *short list* du Booker Prize provoque des débats et le prix est relayé à la télévision, ce qui est rare dans ce pays. Mais aux Etats-Unis, si le NBA demeure la récompense suprême – le tout récent Quills Award, créé comme un challenger, n'a pas réussi à s'imposer –, il reste souvent confiné à « un processus privé », note Jonathan Galassi, qui déplore que les médias, surtout la télévision, s'en désintéressent en général.

Maisons qui « font » les prix

Si nul système n'est parfait, le cas de l'Espagne est sans doute le plus étonnant. « Ici, ce sont les maisons d'édition qui « font » les prix, avec leur propre argent et des jurys choisis par elles », explique un acteur du paysage éditorial espagnol qui préfère garder l'anonymat. C'est le cas pour les trois plus grands prix : le Planeta (décerné par Planeta), le Torrevieja (Random House Mondadori) et l'Alfaguerra (groupe Santillana). « Le prix Planeta est le plus important et le plus commercial. Le livre qui se vend partout, jusqu'au plus petit village d'Espagne. Certains lecteurs ne lisent que ça dans l'année et il provoque beaucoup de débats. Il faut dire que sa dotation mirifique (600 000 euros) est, à l'occasion, une façon pour Planeta de piquer des auteurs aux autres maisons. Sur le mode : On vous donne le prix, mais après vous venez chez nous... »

« Ce qui est amusant, c'est que, malgré tout, si vous considérez une tranche de temps suffisamment longue, vous verrez que la plupart des auteurs importants en langue espagnole ont été récompensés. Reste que les dés sont totalement pipés et que tout le monde le sait. C'est comme un jeu que tous acceptent. Alors, bien sûr, depuis l'Espagne, on imagine qu'il y a aussi en France des histoires. Mais le fait que les prix soient attribués en dehors des maisons d'édition élargit forcément l'éventail des possibles. A priori, vus d'Espagne, les prix français sont plus propres et plus libres. » ■

FLORENCE NOUVILLE

Qui sont les jurés des quatre grands prix littéraires français ?

JURY DU GONCOURT

Les jurés de l'Académie Goncourt (1903) sont au nombre de dix. Ils sont élus à vie, par cooptation. Le choix du lauréat se fait au restaurant Drouant, à Paris, après un déjeuner. Chacun est désigné par son couvert.

Au 1^{er} couvert, **Bernard Pivot** (2005), journaliste, a publié chez Gallimard et Plon. Il a succédé à André Stil (1977-2004), auteur Grasset. Au 2^e, **Edmonde Charles-Roux** (1983), Grasset, élue présidente en mars 2002. Au 3^e, **Didier Decoin** (1995), Seuil (secrétaire général du prix). A remplacé Jean Cayrol (1973, démissionne en 1995), Seuil. Au 4^e, **Robert Sabatier** (1971), Albin Michel. Au 5^e, **Daniel Boulanger** (1983), Gallimard, puis Grasset. Au 6^e, **François Nourissier** (1977), Grasset, puis Gallimard. A publié chez Albin Michel. Au 7^e, **Michel Tournier** (1972), Gallimard, membre du comité de lecture. Au 8^e, **Françoise Chandernagor** (1995), de Fallois puis Gallimard. A remplacé Emmanuel Roblès (1973-1995), Seuil et Grasset. Au 9^e, **Jorge Semprun** (1996), Grasset puis Gallimard. A publié au Seuil. A remplacé Hervé Bazin (1958-1996), Grasset et Seuil. Au 10^e, **Françoise Mallet-Joris** (1970), Grasset, puis successivement Gallimard, Flammarion, Plon.

JURY DU RENAUDOT

Les jurés du prix Renaudot (1926) sont au nombre de dix. Ils sont élus à vie, par cooptation. La présidence est tournante, suivant l'ancienneté. Le prix est remis le même jour que le Goncourt.

Par ordre d'ancienneté, les jurés sont : **André Bourin** (1971), auteur Grasset. **André Brincourt** (1984), Grasset, (secrétaire général du prix). **Louis Gardel** (1986), Seuil, membre du comi-

té de lecture. A succédé à Robert Mallet, Gallimard, démissionnaire en 1986. **Christian Giudicelli** (1993), Seuil, membre du comité de lecture de Gallimard. A publié au Rocher. A remplacé Marcel Sauvage, décédé en 1987, Grasset. **Georges-Olivier Châteaureynaud** (1995), Grasset. A succédé à Luc Estang, décédé en 1992, Seuil et Gallimard. **Franz-Olivier Giesbert** (1998), auteur Seuil, Grasset, Gallimard, Flammarion. A succédé à Roger Vrigny décédé en 1997, Gallimard. **Dominique Bona** (1999), Grasset. A remplacé Francis Ambrière, mort en 1998, Seuil. **Jean-Noël Pancrazi** (1999), Seuil, puis Gallimard. A succédé à Alain Bosquet, mort en 1998, Grasset et Gallimard. **J.-M.G. Le Clézio** (2002), président du prix en 2006, Gallimard, membre du comité de lecture. A succédé à José Cabanis (1986-2000), Gallimard qui avait remplacé Henri Amoureux, Laffont, démissionnaire en 1986. **Patrick Besson** (2003), Albin Michel, puis Fayard. A publié au Rocher. A succédé à Jacques Brenner (1986-2001), lecteur salarié de Grasset qui avait remplacé Pierre Mazars, rédacteur en chef du *Figaro littéraire*, mort en 1985.

JURY DU FEMINA

Ce prix a été fondé en 1904. En 1951, ce jury exclusivement féminin est passé à douze membres. La présidence en est tournante. En font partie : **Benoîte Groult** (1976), auteur Grasset. **Diane de Margerie** (1977), Mercure de France (Gallimard). **Claire Gallois** (1984) Grasset. **Solange Fasquelle** (1992), Grasset. A remplacé sa mère, la duchesse Edmée de La Rochefoucauld, Grasset. **Viviane Forrester**, Fayard (1994). A remplacé Marie Susini, Seuil. **Mona Ozouf** (1996), Gallimard et Fayard. A remplacé Suzanne Prou, Calmann-Lévy. **Paula**

Jacques (1996), Mercure de France (Gallimard). A remplacé Zoé Oldenbourg, Gallimard, démissionnaire. **Christine Jordis** (1996), Seuil, membre du comité de lecture de Gallimard. A remplacé Renée Massip, Gallimard, démissionnaire. **Danièle Sallenave** (1998), Gallimard, membre du comité de lecture du Seuil. A remplacé Dominique Aury, membre du comité de lecture de Gallimard (1963-1998). **Chantal Thomas** (2003), Seuil, membre du comité de lecture de Gallimard. A succédé à Françoise Giroud (1992-2003), Fayard. **Madeleine Chapsal** (1981), Fayard. **Régine Deforges** (1984), Fayard – la première vient d'être exclue, la seconde, solidaire, a démissionné.

JURY DU MÉDICIS

Il est remis le même jour que le Femina. Son jury est composé de 12 membres, mais trois jurés, décédés, n'ont pas été remplacés : Jean-Pierre Giraudoux, cofondateur du prix, auteur Grasset ; Francine Mallet, Grasset et Jacqueline Piatier, responsable du « Monde des livres », de 1967 à 1983. Les neuf membres actuels sont : **Alain Robbe-Grillet**, (1958), auteur Minuit, puis Fayard. **Marcel Schneider**, (1964), Grasset. **Christine de Rivoyre**, (1971) présidente, Grasset. **Dominique Fernandez**, (1976), Grasset, membre du comité de lecture. **Denis Roche**, (1984), Seuil. **Michel Braudeau**, (1993), Gallimard, membre du comité de lecture. A remplacé Bernard Privat, ancien PDG de Grasset. **Anne Wizemsky**, (1996), Gallimard. A remplacé François-Régis Bastide, Seuil. **Jacques Chessex**, (1996), Grasset. A succédé à Marthe Robert, Grasset. **Patrick Grainville**, (1996), Seuil, membre du comité de lecture. A remplacé Claude Mauriac, Grasset. ■

AGENDA

LES 4 ET 5 NOVEMBRE.
FEMMES. A Paris, Antoinette Fouque, Gisèle Halimi, Simone Veil, Taslima Nasreen, Leïla Shahid et Sylviane Agacinski seront parmi les principales invitées du colloque « Femmes de mouvements, hier, aujourd'hui, pour demain 1968-2006 » (à la Sorbonne, 17, rue de la Sorbonne, 75005. Le 4, de 10 heures à 12 h 30 : amphitheâtre Guizot, et de 14 heures à 21 heures : amphitheâtre Richelieu ; le 5, de 9 h 30 à 18 heures : amphitheâtre Richelieu ; rens. : 06-83-45-86-96).

LE 8 NOVEMBRE.
AUGIÉRAS. A Lyon, la bibliothèque de la Part-Dieu organise une table ronde autour de l'œuvre de François Augiéras :

« François Augiéras, barbare, primitif, aventurier, radical », avec Paul Placet, Serge Sanchez et Joël Vernet (à 18 h 30, 30, boulevard Vivier-Merle, 69003 ; rens. : 04-78-62-18-00).

LE 9 NOVEMBRE.
BOLAÑO. A Bordeaux, colloque « Rencontres autour de Roberto Bolaño » organisé par Karim Benmiloud et Raphaël Esteve (université Michel-de-Montaigne, salle H 112).
LES 9 ET 10, à l'hôtel de région Aquitaine, se tiennent les Assises de l'édition indépendante, « Ils sont grands, ces petits ! »

LES CHOIX DU «MONDE DES LIVRES»

LITTÉRATURE

La Déchirure, de Robin Hobb (Pygmalion).
Que la paix soit avec vous, de Serge Joncour (Flammarion).
Ambre, de Mohamed Leftah (La Différence).
Métamorphoses d'un mariage, de Sandor Marai (Albin Michel).
Moby Dick et Pierre ou les ambiguïtés, d'Herman Melville (Gallimard, « Pléiade »).
L'Art du bref, de Richard Millet (Gallimard, « Le Promeneur »).
Rue Katalin, de Magda Szabo (éd. Viviane Hamy).

ESSAIS

Venise. Naissance d'une ville, de Sergio Bettini (Ed. de L'Eclat).
Les Héros de Budapest, de Phil Casoar et Eszter Balazs (Les Arènes).
La Tradition secrète des mystiques, de François de Fénelon (Arfuyen).
Lettre à D. Histoire d'un amour, d'André Gorz (Galilée).
Galanterie française, de Claude Habib (Gallimard).
Les Hongrois. Mille ans d'histoire, de Paul Landvai (éd. Noir sur Blanc).
Dictionnaire des métiers oubliés de la ville et de la campagne, d'Albino Novarino (Omnibus).

Francis Lacassin

Dans les jungles du livre

Comment un enfant qui a appris à lire avec Tarzan est devenu l'inlassable explorateur des territoires délaissés de la littérature : science-fiction, mystère, aventure... Pour en devenir leur meilleur guide

Si est quelqu'un qui, dans le dernier demi-siècle, a inlassablement œuvré pour la reconnaissance de ce que l'on rassemblait sous l'étiquette infamante de « paralittératures », c'est bien Francis Lacassin. Depuis le numéro de la revue *Bizarre* sur Tarzan (1963) et au travers de nombreuses entreprises éditoriales, ce nom est devenu un sésame pour tout amateur d'aventure, de mystère, d'imaginaire en permettant la redécouverte d'œuvres oubliées ou de textes méconnus d'auteurs connus : Gustave Lerouge, Souvestre et Allain, Jack London, Albert Londres, Maurice Renard et bien d'autres lui doivent résurrection et reconnaissance.

Dans le choix de ces territoires littéraires inlassablement explorés se voit l'empreinte décisive des lectures de jeunesse. Francis Lacassin est né au début des années 1930 à Saint-Jean-de-Valérisle, près d'Alès, alors ville minière du Gard. « Une image m'a marqué. Tous les jours, après quatre heures, surgissait dans le village une horde de mineurs tout noirs, à bicyclette. Ceux qui ne voulaient pas se laver aux douches des houillères et préféraient la faire chez eux. Cette vision incongrue d'hommes noirs m'a poussé vers le fantastique », explique le compilateur des *Maîtres de la peur et de l'étrange*, de l'abbé Prévost à Guillaume Apollinaire (Bouquins), qui regrette de n'avoir pu publier la totalité de ses moissons fantastiques...

La clé magique de l'univers de Francis Lacassin, la source de son œuvre future, c'est le *Journal de Mickey*. C'est là qu'il a appris à lire, seul, à l'âge de 5 ans. Ce qui lui a permis de déchiffrer ensuite une édition populaire du *Robinson Cruséo* où alternaient une page de texte en gros caractères et une page d'illustration. L'une d'elles est restée gravée dans sa mémoire : celle où Robinson découvre une empreinte de pied...

C'est également dans le *Journal de Mickey* qu'il a lu en feuilleton les romans d'Edgar Rice Burroughs. D'où, à 7 ans, sa découverte de la science-fiction avec *Le Conquérant de la*

planète Mars dans la « Bibliothèque de la jeunesse », ouvrage qu'il a pieusement conservé depuis. Plus tard, dans *Robinson*, il lira les autres œuvres S-F du père de Tarzan. « En 1937-1938, la science-fiction était déjà publiée en France. Peu de gens s'en sont rendu compte. Alain Resnais, Jacques Sternberg dont j'ai fait plus tard la connaissance chez Eric Losfeld, le savaient. »

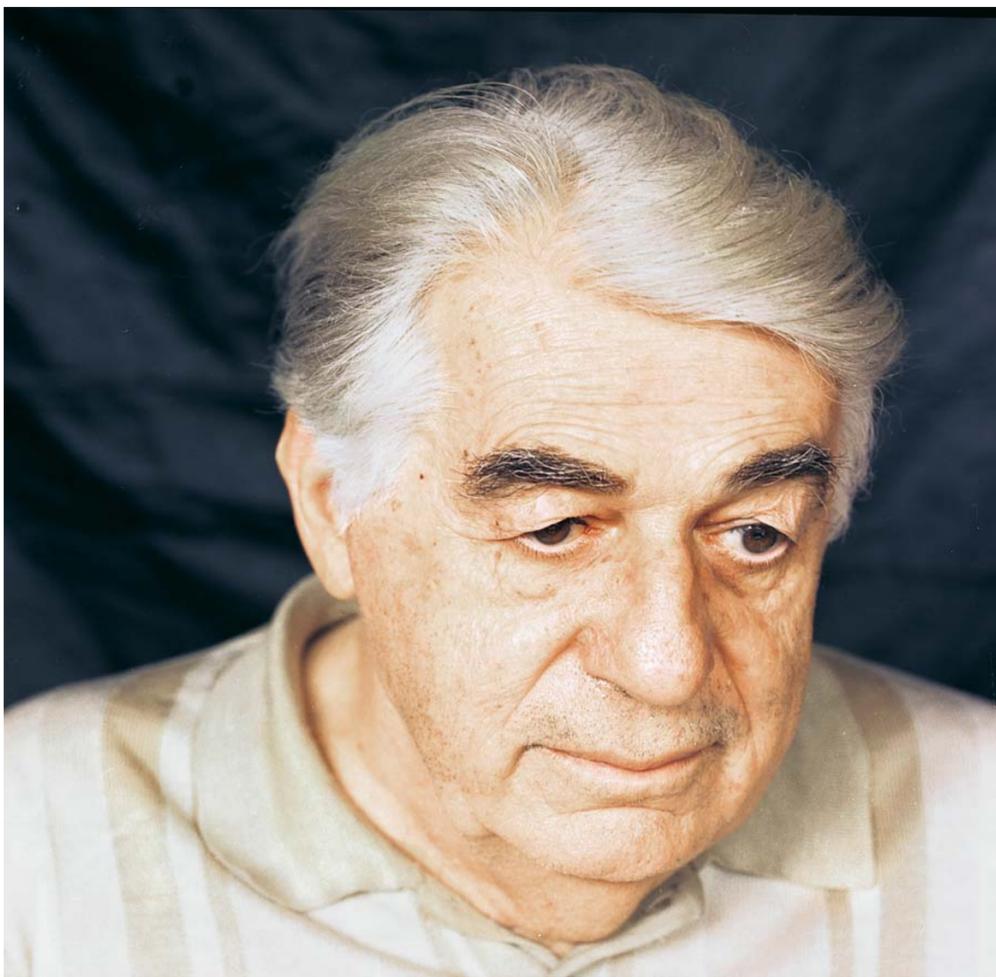
Des années plus tard, Alain Resnais et Francis Lacassin sont allés rendre visite à Paul Winkler, créateur du *Journal de Mickey*, qui leur a expliqué comment ce dernier était né. « Le projet de Winkler en fondant l'agence Opéra Mundi était de distribuer les BD américaines en France dans la presse, mais aucun journal n'en a voulu. Alors, il a créé un journal et, en huit mois, la presse illustrée française pour la jeunesse est morte, frappée de désuétude. Seul a subsisté L'Intrépide reconverti en Tarzan. »

Chemins de traverse

Il raconte aussi que Winkler n'arrivait pas à trouver quelqu'un pour traduire les *Silly symphonies* en vers de mirliton. « Alors qu'un traducteur lui faisait part au téléphone de son échec, un visiteur qui était dans son bureau se proposa d'essayer. C'était un petit homme moustachu qui ne payait pas de mine et qui venait de lui vendre des souvenirs de Primo Carnera, le champion du monde de boxe, dont il était l'imprésario. Winkler accepta et le résultat fut si réussi qu'il nomma le petit homme, Léon Sée, rédacteur en chef du *Journal de Mickey*. »

Une conversation avec Lacassin est pétrée d'anecdotes de cette eau : les souvenirs s'enchaînent, peuplés de silhouettes pittoresques. « En 1940, j'ai découvert grâce à un cousin anarchiste l'œuvre de Jack London en édition non expurgée. J'étais loin de me douter que je deviendrais un jour son éditeur, ni que j'irais sur ses traces à Dawson City. »

De sa jeunesse aussi date son amour du cinéma qui est passé par les dessins animés de Mickey ou Félix le chat, puis par les Tarzan ou les films d'aventure. Il n'y avait pas de



Francis Lacassin, octobre 2006. LUDOVIC CARÈME POUR « LE MONDE »

cinéma à Saint-Jean-de-Valérisle, mais le propriétaire du plus grand café du village louait sa salle à un tourneur le samedi. Francis Lacassin se rappelle l'émotion des enfants du village quand la voiture du tourneur prit feu et que le film qu'il devait projeter, *Les Vautours de la jungle*, fut détruit : ils le pensaient disparu à jamais !

Au cinéma comme en littérature, il emprunta des chemins de traverse. Dans le journal *V magazine*, qui publiait au milieu de photos de dames coquines des articles sur des sujets passionnants, il avait appris l'existence de Musidora et de Louis Feuillade. La vision des *Vampires* à la Cinémathèque le stupéfia. Raymond Borde, directeur de la cinémathèque de Toulouse, lui dit un jour avoir fait l'acquisition de milliers de mètres de pellicule auprès de gitans, dont un *Mandrin*. C'était le *Mandrin* d'Henri Fescourt. Lacassin entra en relation avec le réalisateur, qui lui présenta les acteurs encore vivants de cette préhistoire du cinéma : Yvette Andreyor (la fiancée de Judex), Gaston Modot, Joe Hamman...

« Fescourt avait écrit lui-même un livre remarquable, *La Foi et les Montagnes*, où il décrivait ce cinéma populaire au quotidien. Si vous lisez les histoires de cinéma qui n'ont retenu que Dreyer. En 1911, avant Feuillade, la Nordisk a produit des films policiers et, en 1913-1914, deux films de science-fiction. » Grand défenseur de ce cinéma populaire, Lacassin, dans la revue *Cinéma 61*, a publié des articles sur Feuillade, Judex, Joe Hamman, Robert Florey. Ce qui a constitué la matière de son ouvrage, inégalé : *Pour une contre-histoire du cinéma* (10/18).

Cette collaboration à *Cinéma 61* l'amènera à rencontrer Alain Resnais. En 1962, à la sortie de *L'Année dernière à Marienbad*, il signe un article, « La machine à explorer Resnais ou à la recherche de Fantômas ». « J'expliquais qu'il y avait des réminiscences de films à épisodes et de bandes dessinées. Je m'intéressais à Resnais parce que, dans Les Cahiers du cinéma, on avait demandé à des réalisateurs leurs films préférés. La plupart des réponses étaient très convenues, mais Resnais citait Planète interdite, Johnny Guitar, Les Survivants de l'infini, Le train sifflera trois fois. Ensuite parce que, dans son documentaire *Toute la mémoire du monde*, il faisait un panoramique sur une table où étaient disposés des fascicules d'Harry Dickson. »

L'article plut à Resnais qui demanda à voir son auteur. De cette première rencontre est née l'idée de fonder en 1962 un Club des bandes dessinées « dans un contexte ultra-hostile » : les éducateurs, les intellectuels vitupéraient la BD, accusée de tous les vices, *Les Temps modernes* publiaient des extraits du psychanalyste Frédéric Wertham attaquant *Superman* et *Batman*, et la censure sévissait.

Avec les actions entreprises par le club devenu plus tard le Celeg, avec la publication du bulletin Giff Wiff, la création de festivals auxquels participèrent de grands dessinateurs américains, avec la parution notamment de son *Pour un neuvième art : la bande dessinée*, Francis Lacassin entreprit de lutter contre les préjugés qui frappaient alors la BD.

« En 1940, j'ai découvert grâce à un cousin anarchiste l'œuvre de Jack London en édition non expurgée. J'étais loin de me douter que je deviendrais un jour son éditeur, ni que j'irais sur ses traces à Dawson City. »

Son premier volume de Mémoires sera suivi d'un volume de souvenirs, *Les Amitiés du clair de lune*. Il y parlera de Maurice Renault, fondateur de *Mystère magazine*, qui était prêt à publier ce *Maigret Magazine* rêvé par le jeune Lacassin, de Jacques Bergier, de Georges Gallet, de romans populaires, d'Hogarth, dessinateur de Tarzan, de Jean-Claude Forest qu'il considère comme le Lewis Carroll de la BD, de l'activité d'Encrege et aussi de son cher Mac Orlan.

Quand on lui demande quels projets il aurait aimé mener à bien, il évoque le dépouillement du *Journal de l'abbé Prévost*, *Le Pour et le Contre* (1733-1740), dont il avait extrait la matière de deux volumes ; *La Bande dessinée de A à Z*, qui devait paraître chez Fayard avec des articles d'Edgar Morin sur Hergé et de Marcel Brion sur Félix le chat. Il cite la rédaction d'un *Dictionnaire des méconnus de la littérature*, Victor Segalen, Blaise Cendrars et les petits maîtres du roman populaire : Léon Groc, René Thévenin, Eugène Thébaud, Jean de La Hire, Louis Boussonard, Charles Derennes, le commandant de Wailly.

Autant de territoires méconnus dont on veut espérer que Francis Lacassin sera encore le défricheur. ■

JACQUES BAUDOU

Passion et sens du risque

MÉMOIRES : SUR LES CHEMINS QUI MARCHENT de Francis Lacassin.

Ed. du Rocher, 356 p., 21 €.

J' n'ai jamais envisagé d'écrire mes Mémoires : c'est une idée de Jean-Paul Bertrand [ancien PDG des éditions du Rocher], qui à chaque fois que nous nous rencontrions me faisait raconter mes histoires, comme Jack London qui, au lieu de chercher de l'or à Dawson City, faisait parler les vieux dans les bars. Au cours d'un déjeuner, il me dit : « Vous devriez écrire vos Mémoires. Je ne crois pas qu'il y ait à Paris beaucoup de conseillers littéraires qui soient allés au Klondike pour préparer une édition de Jack London. »

Ce conseil a décidé Lacassin à consigner ses Mémoires d'éditeur, au sens anglo-saxon du terme, c'est-à-dire celui qui conçoit et propose un projet éditorial, qui recherche et rassemble les textes, qui en assure l'accompagnement. Dans cet ouvrage enlevé, il parle bien sûr de son travail, sans jamais souligner la vaste érudition qui le sous-tend, mais en montrant l'aventure que cela représente, comme dans le cas de Jack London, confiné aux romans du Grand Nord et à la littérature

pour la jeunesse, dont il permit qu'il soit reconnu à sa vraie dimension par la publication en 10/18 de son œuvre complète.

Mais c'est sur ses rencontres qu'il insiste surtout. Rencontres avec des auteurs – les grands maîtres du policier français, Boileau-Narcejac, Marcel Allain, Georges Simenon, Léo Malet – à qui il consacre des portraits chaleureux. Rencontres avec des éditeurs ensuite : Jean-Jacques Pauvert dont la maison d'édition était un « palais des merveilles », Jérôme Martineau, Christian Bourgois, « l'âme de 10/18 », Gilbert Sigaux au Cercle du bibliophile, Guy Schoeller, l'inventeur de « Bouquins » et son goût du défi.

Écrit d'une plume élégante, ce livre donne de l'édition l'image d'un métier exercé avec passion, curiosité et un certain sens du risque. Un métier où il est aisé de rencontrer « des êtres exceptionnels ». Lacassin ne fait preuve d'amertume – sous le couvert de l'humour – qu'une fois, en évoquant la nouvelle édition des *Nestor Burma* chez « Bouquins », où son travail exemplaire a été remplacé par une préface indigente et un accompagnement inepte. On comprend son ressentiment quand on sait la place qu'il y occupa au temps de Guy Schoeller. ■

J. BA.



Édouard Glissant

Une nouvelle région du monde

Esthétique I

« Nous entrons tous maintenant dans une nouvelle région du monde, qui désigne ses lieux sur toutes les étendues données et imaginables, et dont seuls quelques-uns avaient pu prévoir au loin les errances et les obscurités. »

Gallimard